



www.alinagurdiel.com

REVUE DE PRESSE

29 Mai
04 Juin

Substances | Lyon

- VILLA GILLET -

AIR

Assises Internationales du Roman

Rencontres
Lectures
Librairie

www.villagillet.net



*Mots et métiers:
Un week-end
pour fêter
la langue française*

Le Monde

Su LES SUBSTANCES

inter

La Région Auvergne-Rhône-Alpes

VILLE DE LYON

ASSISES INTERNATIONALES DU ROMAN

CNL

GRAND LYON LE METROPOLITAIN

Centre de la presse

NEWS-Matin

LE PROGRES

/C

PSYCHOLOGIES

JCDecaux

MA

CD LYON METROPOLITAIN

LYON

LYON

LYON

LYON

MBLND Agency

PRESSE ECRITE

25/05/17 **Le Monde des Livres** : Dossier Festival AIR
25/05/17 **Le Point** : annonce avec papier sur William Finnegan
25/05/17 **La Vie** : Marie Chaudey papier
25/05/17 **Point de Vue** : double page avec Leila Slimani si elle accepte de le faire « Les Etats d'art »
31/05/17 **L'Express** : texte écrivain dans les pages Débats
09/06/17 **L'Obs** : Couverture sur Salman Rushdie, annonce et itw par Sara Daniel

RADIO

17/05/17 **France Culture** « *Ping-Pong* » Patrick Boucheron et annonce du Festival
<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/patrick-boucheron-laurent-stocker-le-pouvoir-et-son-spectacle>

30/05/17 **France Culture** « *Ping-Pong* » reçoivent William Finnegan, ils annoncent le Festival
<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/william-finnegan-gibus-de-soultrait>

01/06/17 **France Inter** « La Matinale » de Patrick Cohen, chronique de Frédéric Beigbeder
<https://www.franceinter.fr/emissions/le-billet-de-frederic-beigbeder/le-billet-de-frederic-beigbeder-01-juin-2017>

04/06/17 **France Inter** « Humeur vagabonde » Kathleen Evin : Harry Parker
<https://www.franceinter.fr/emissions/l-humeur-vagabonde/l-humeur-vagabonde-04-juin-2017>

09/06/17 **France Inter** « *L'Heure bleue* » : William Finnegan
<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-09-juin-2017>

INTERNET

Le Monde des Livres :
http://www.lemonde.fr/evenements/2017/05/28/les-assises-internationales-du-roman-2017_73.html

Les Echos :
<https://www.lesechos.fr/week-end/culture/livres/030356773364-les-assises-internationales-du-roman-celebrent-lexpression-litteraire-2090256.php>

Le Figaro :
<http://www.lefigaro.fr/langue-francaise/actu-des-mots/2017/05/29/37002-20170529ARTFIG00003-les-assises-internationales-du-roman-de-lyon-celebrent-la-langue-francaise>

Le Progrès :
<http://www.leprogres.fr/lyon/2017/05/28/salman-rushdie-dans-le-secret-des-djinns>

Met :
<http://www.met.grandlyon.com/assises-internationales-du-roman-2017-notre-selection/>

L'Obs :
<http://bibliobs.nouvelobs.com/assises-internationales-du-roman/20170530.OBS0058/en-argentine-les-effets-de-la-dictature-continuent-de-se-produire.html>

France Info :
<http://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/rhone/lyon/salman-rushdie-invite-honneur-assises-internationales-du-roman-lyon-1263799.html>

Slate :
<http://www.slate.fr/story/146004/le-sentiment-des-choses>
<http://www.slate.fr/story/146016/le-chatiment-du-neant>
<http://www.slate.fr/source/146538/mariana-enriquez>



Le Monde des livres

23

AUTOUR DES ASSISES DU ROMAN

► LYON, DU 29 MAI AU 4 JUIN
► La justice fait-elle œuvre littéraire?
Entretien avec l'avocat et écrivain François Sureau
► Les livres de William Finnegan, A.Y. Max Dorra, Benoît Duteurtre
- VILLA GILLET -

AIR

Assises Internationales du Roman

4

LITTÉRATURE
Richard Ford, Eric Vuillard

5

LIVRES D'IMAGES
Bande dessinée, dessin de presse, illustration, enfance



Des pentes en empathie

avec « Vernon Subutex 3 », l'écrivaine conclut en beauté son grand roman de la France contemporaine, non sans noirceur mais avec un réconfort : celui qu'apporte l'amitié



CHÉLIE LEVRY

Deux ans de deux ans. Deux ans d'attente, d'espoir, d'ajournement... Quand le tome 2 de *Vernon Subutex* est paru, en juin 2015, cinq mois après le premier, le troisième et dernier volume de cette fresque signée

Les Assises internationales du roman donnent lieu pendant une semaine à Lyon, du 29 mai au 4 juin, à de multiples rencontres avec des écrivains de France et d'ailleurs. « Le Monde des livres », cofondateur de l'événement, en salue ici quelques-uns, pour un entretien ou pour la critique d'une parution récente

ASSISES DU ROMAN PRATIQUE

Les 11^{es} Assises internationales du roman, cofondé par « Le Monde » et la Villa Gillet, se tiennent principalement aux Subsistances, 8 bis, quai Saint-Vincent, Lyon 1^{er}, du 29 mai au 4 juin.

Programme complet sur : [Villagillet.net](#)

► Rencontres

Lundi 29 mai, 19 heures
Grand entretien.
Salman Rushdie dialogue avec Laure Adler.

Lundi 29 mai, 21 heures
« Luites et résistances : que peuvent les mots ? » Entretien avec Kamel Daoud et Ece Temelkuran.

Jeudi 1^{er} juin, 19 heures
« Comment l'écriture répond-elle à la violence ? » Entretien avec Scholastique Mukasonga, Harry Parker et Diego Trelles Paz.

Jeudi 1^{er} juin, 21 heures
Rencontre avec Leïla Slimani.

Vendredi 2 juin, 18 heures
« Un romancier en prise avec la guerre ». Entretien avec Harry Parker.

► Tables rondes pour fêter la langue française

Samedi 3, 16 heures
« L'imaginaire des langues :

François Sureau : « L'avocat, cette chimère, ne produit guère d'œuvres immortelles »

L'auteur de « Je ne pense plus voyager » (Gallimard, 2016) est également avocat aux conseils. Il livre ici ses réflexions sur la valeur littéraire des textes juridiques

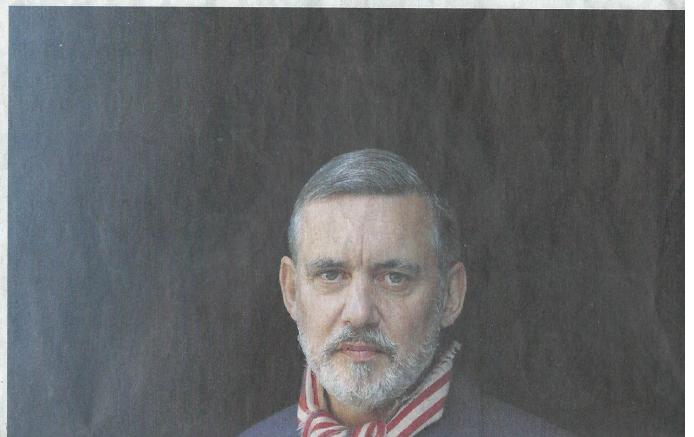
« Les mots de la justice ». Entretien avec Henri Leclerc et François Sureau. Dimanche 4 juin, 17 heures.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN BIRNBAUM

Cette année, les Assises internationales du roman proposent plusieurs tables rondes pour « fêter la langue française ». L'une d'entre elles, animée par Jean Lebrun (France Inter), fera dialoguer Henri Leclerc et François Sureau sur les « mots de la justice ». Entretien avec ce dernier, qui est avocat et écrivain.

Si l'on définit le geste littéraire comme une manière non pas de transgresser le langage, mais plutôt d'y ouvrir un espace singulier, où s'intensifie la force des mots, alors le champ juridique n'est-il pas un champ éminemment littéraire ?

Ca l'est, incontestablement, pour les rai-



Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire

Le France Inter
Kachachi, Sébastien Lapaque et Alain Rey.

Samedi 3, 20h30

« Quand le français s'invente en chanson ». Entretien avec Arthur Dreyfus, Arthur H et Violaine Schwartz.

Dimanche 4 juin, 11 heures

« Langue orale, langue écrite : du français au wolof ». Entretien avec Boubacar Boris Diop.

Dimanche 4 juin, 19h30

Lecture de clôture: André Wilms lit Rabelais.

Les rendez-vous du « Monde »

Mardi 30 mai, 21 heures

« Les vertiges de l'angoisse ». Entretien avec Max Dorra et Valter Hugo Mäe, animé par Julie Clarini.

Mercredi 31 mai, 21 heures

« Ecrire au présent : portraits du monde d'aujourd'hui ». Entretien avec Frédéric Beigbeder et Adam Thirlwell, animé par Raphaëlle Leyris.

Vendredi 2 juin, 21 heures

« Quand le passé revient : enfances et histoires ». Entretien avec Gaëlle Faye et Maxim Leo, animé par Jean Birbaum.

Sur France Inter

« L'humour vagabonde ». Kathleen Evin reçoit Harry Parker. Dimanche 4 juin, de 20 heures à 21 heures.

LE ZHOUHOC
Jeudi 25 - Vendredi 26 mai 2017

général de même que le champ de sa prose, en littérature, n'est ni celui de la poésie ni celui du théâtre, de même, dans le champ juridique, l'activité « littéraire » du rédacteur de lois, du juge ou de l'avocat ne sont pas les mêmes. Stendhal aimait le code civil. Léautaud disait préférer à tout roman « un rapport juridique bien écrit sur le scandale du Panama ». Curieusement, ce sont les plaidoiries, apparemment les plus littéraires, qui traversent le plus mal le temps. Les plaidoiries en effet se situent dans un entre-deux. Par un côté, elles appartiennent à la littérature polémique. Par un autre côté, elles appartiennent à la littérature de convenance. La meilleure manière de convaincre le juge n'est pas de le blesser, et d'ailleurs on aura d'autres affaires à plaider devant le même juge. C'est pourquoi l'avocat, cette chimère, mi-anarchiste mi-bourgeois, ne produit guère d'œuvres immortelles. Si vous voulez atteindre quelque chose de la guerre d'Espagne, mieux vaut relire *Les Grands cimetières sous la lune*, de Bernanos (Plon, 1938), que les plaidoiries de Jacques Charpentier.

Mais on peut aller au-delà. C'est l'aspiration morale, au sens le plus élevé de ce terme, qui donne à Proust, à Pascal, à Bernanos et même à Céline – dans ses grands romans – ce qui leur fait traverser

« Si vous voulez atteindre quelque chose de la guerre d'Espagne, mieux vaut relire "Les Grands cimetières sous la lune", de Bernanos, que les plaidoiries de Jacques Charpentier

le temps. Or le droit, s'il ne vise pas au beau, ne vise pas non plus au bien. Il est un dispositif de garantie de l'ordre social, pas davantage. L'exercice judiciaire, celui de plaider comme celui de juger, est donc extrêmement ambigu. Il arrive qu'on se souvienne, littérairement parlant, de tel ou tel juriste, mais c'est toujours parce que, au mépris de son office, il a, comme emporté par un instinct d'homme, transgressé les canons du genre: Garçon, sur la lâcheté humaine, dans le procès des « piqueuses d'Orléans » (1940); le juge américain Brandeis, dans son opi-

leur souvenir se sera effacé depuis longtemps quand on lira encore, en France du moins, *Les Provinciales*, de Pascal (1657), ou *L'île des pingouins*, d'Anatole France (Calmann-Lévy, 1908).

Ce qui fait que nous craignons la justice, disait le grand juriste Hans Kelsen (1881-1973), ce n'est pas la sanction policière mais la puissance symbolique des normes. Le droit, en tant que langue fondatrice, démontre le pouvoir des textes, la force des formes...

La langue du droit a, pour le dire vite, une puissance civilisatrice. Elle vise à favoriser un ordre qui, en effet, ne naît pas seulement de la peur du gendarme, mais de la conscience d'un dispositif symbolique où les mots ont une place essentielle. Et ceci, vous avez raison de le souligner, rapproche le droit de la littérature. C'est d'autant plus nécessaire que nous vivons une époque « tripartite », « émotive », vouée à l'instant, alors que le droit est tout le contraire. Mais la société ne se laisse pas faire. Et de même que la littérature est ravagée par l'autofiction, de même le droit est-il menacé par les lois de circonstance, la prolifération des normes qui visent à adapter à chaque fait divers des principes qui étaient faits pour demeurer dans leur permanence. Du reste, la langue et ces formes du droit, contrairement aux formes littéraires, ne vont aucunement de soi. Le juge est sans cesse

Donc, selon vous, ceux qui manient la langue du droit ne sont pas en mesure de faire œuvre littéraire...

On se moque volontiers de la langue des plaideurs dans Racine. Un Racine d'aujourd'hui trouverait sûrement les mêmes effets comiques dans telle décision de la Cour de justice de l'Union européenne ou du Conseil d'Etat. En dehors de cet effet, il est sûr qu'ici, quand le sentiment d'irréalité progresse, la puissance symbolique dont parlait Hans Kelsen disparaît. C'est de notre vie qu'il s'agit, pas d'une religion, d'un « arrière-monde ». Aucune langue n'est « neutre », et pas même celle de la justice, quoi qu'elle prétende.

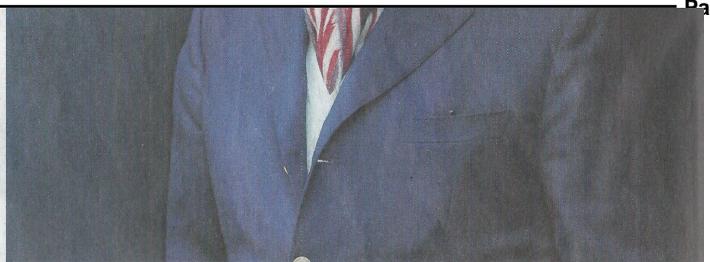
Il suffit d'avoir assisté à un procès d'assises pour s'en rendre compte. On en trouve un bon exemple dans les notes de Jean Giono sur l'affaire Dominici. Vous vous souvenez qu'il s'agissait d'un crime très médiatisé dans les années 1950, un paysan accusé d'avoir assassiné sur ses terres des Anglais de passage. Giono assiste au procès et une chose le frappe: Dominici parle dans la langue d'Homère. Son paysage mental est celui d'un ancien Grec: la vertu, l'honneur, le silence des dieux sur une terre difficile. Les juges en tiennent pour les mots de Proust pastichant Flaubert décrivant un procès correctionnel. Le « qui vole un œuf » de la psychologie bourgeoise y est érigé en règle. C'est la causalité ramenée à ses motifs les plus bas. Le juge et le criminel sont sur deux planètes différentes. Et là, la fin, c'est du contraste de ces deux mon-

Lexique nomade

Un mot, une définition, un auteur: comme chaque année, les écrivains invités aux Assises du roman ont composé un « lexique nomade ». Il sera accessible en ligne prochainement. Morceaux choisis.

AFFRANCHI (Leïla Slimani): « (...) Derrière ma table de travail je n'ai pas suivi plus une femme, une mère, une immigrée, une trentenaire, une Parisienne, une musulmane. Je n'écris au nom ou de la part de personne. J'écris contre mes communautés, contre mes amitiés, contre moi-même aussi. Je m'affranchis de la morale, de mes allégeances, de mes engagements même. (...) »

EXPLORER (Alain Rey): « Enfant, vers 10 ans, à la question-piège "que veux-tu faire plus tard", je répondais avec assurance: "Etre cinéaste-explorateur." Côté cinéma, j'ai longtemps été un cinéphile jusqu'à la manie (...). Côté exploration, mot dont l'origine latine est mystérieuse (peut-être apparentée à *experiri*, "avoir l'expérience de quelque chose"), cette recherche de la vérité de l'espace humain s'est transformée en ba-



François Sureau. CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

Assises du roman

William Finnegan, écrire comme on surfe

L'Américain, « accro » aux vagues et excellent journaliste, livre ses Mémoires



William Finnegan, 2016. PHIMO BAROL/ANADOLU AGENCY

« Le corps à l'épreuve du monde ». Entretien avec Isabelle Autissier et William Finnegan, animé par Estelle Lenartowicz. Vendredi 2 juin, 19 heures.

RAPHAËLLE LEYRIS

Quelle que soit l'activité à laquelle il s'approprie à se livrer, un toxicomane se pose toujours les mêmes questions: lui laissera-t-elle la possibilité de se procurer sa drogue? Quand pourra-t-il la consommer? « Accro » aux vagues depuis plus de cinq décennies, William Finnegan, 65 ans, s'interroge tous les jours: son emploi du temps et la météo seront-ils compatibles avec une session de surf? A chaque reportage, cette plume de *New Yorker* se demande si la zone pour laquelle il s'approprie à s'envoler est propice à la pratique de son vice. En écrivant *Jours barbares*, qui retrace sa vie par le prisme de cette obsession, et lui a valu le prix Pulitzer de l'autobiographie en 2016, William Finnegan livre ainsi les mémoires d'un *addict*. Les confessions, non d'un mangeur d'optum anglais, mais d'un bouillotteur de vagues américain. Comme la photo de la couverture, montrant l'auteur en préadolescent por-

Il ne cessera d'être ce moyen par lequel fausser compagnie, après ses parents, à la société, cultiver une forme silencieuse mais obstinée de marginalité. Après avoir laissé tomber ses études, il se lance dans un tour du monde des meilleures plages, avec un ami, errant à travers l'Australie et l'Asie du Sud-Est, puis gagnant l'Afrique. Mais, venu au Cap, en Afrique du Sud, traquer les spots dont il a rêvé, et obligé de travailler dans une école pour gagner sa vie, il est le témoin de l'opposition grandissante au régime d'apartheid.

nombriliste et égoïste, dynamique et ascétique, et radical par [le] rejet de valeurs comme le devoir et la réussite en société. « Jours barbares est aussi fascinant quand il décrit les moments de félicité sur la planche que lorsqu'il dépeint la frustration et l'inconfort qui constituent l'ordinaire d'une vie d'accro – l'ennui même que peut parfois éprouver un lecteur béotien à quelque chose d'hypnotique. En le lisant, on se dit que le surf a peut-être, en plus du reste, été une école d'écriture pour l'auteur, lui apprenant à porter sur les situations et les êtres un regard qui mêle instinct et analyse, et Ten-

Une part irréductible de lui-même



Le médecin et essayiste Max Dorra. LUCILIE CABALLERO

« Les vertiges de l'angoisse ». Entretien avec Max Dorra et Valter Hugo Mäe, animé par Julie Clarini. Mardi 30 mai, 21 heures

Max Dorra désenchevêtre l'angoisse

Et contre l'angoisse, docteur? Contre l'angoisse, écoutez et rêvez. C'est en substance la réponse de Max Dorra dans un nouvel essai, *Angoisse. Le double secret*. L'homme est un professeur, un clinicien qui se dit versé dans la « médecine d'écoute ». Tout est personnel dans ce livre – comme dans les précédents –, le ton, le contenu, les schémas qui ponctuent la réflexion. Membre du comité de rédaction de *Chimères*, la revue fondée par Gilles Deleuze et Felix Guattari, Max Dorra convoque Freud mais aussi Proust, Spinoza et Eisenstein. L'angoisse, alors? Elle s'agrippe, elle maltraite, elle transperce, mais elle est aussi parfaitement banale, attestant la « force d'existence », courageux combat contre la « base désespérée de la déprime ». Elle nous est précieuse plus qu'elle n'est odieuse. De cette première partie qui diagnostique on retient l'idée centrale que la source de cette pesante étreinte se trouve dans un « enchevêtrement retors »: « La crainte d'être rejeté si nous n'acceptons pas le rôle qu'un groupe nous destine. Et, dans le même temps, la perte de notre regard, l'insupportable resserrement des possibles que cette soumission réveille. » L'angoisse jaillit quand le regard de l'autre ou son attente à notre égard nous fait revivre un événement traumatique, menaçant: « Ce qui cache l'angoisse, c'est un morceau d'enfance mal oublié, du passé déquité et futur. » Quand le jeu social nous mine, quand il nous accule, le



Les jours d'écume de William Finnegan



Ce surfeur et journaliste au *New Yorker* a reçu le prix Pulitzer pour « Jours barbares », autobiographie d'un homme qui a fait de l'océan son terrain de jeu.

PAR MICHEL SCHNEIDER

Passion. Né en 1952, William Finnegan surfe depuis l'âge de 10 ans. Cette photo en noir et blanc le montre à Honolulu, où sa famille s'installe en 1966.

« Les vagues sont votre terrain de jeu, l'objet de vos désirs les plus profonds et, en même temps, elles sont votre ennemi mortel, votre Némésis. »
« Jours barbares », de W. Finnegan

Depuis « Point Break », film de Kathryn Bigelow (1991), on savait que les surfeurs n'étaient pas toujours des anges volant sur la crête des vagues, mais qu'ils pouvaient devenir des braqueurs de banque efficaces ou des accros à l'absolu. Aujourd'hui, nous découvrons qu'ils peuvent aussi être, comme William Finnegan, de pudiques et modestes chercheurs de vérités intérieures et des écrivains âpres et forts. Figure éminente de la *narrative non fiction* (littérature du réel) et chroniqueur au *New Yorker* (vivant à Manhattan, il surfe encore dans le froid Atlantique nord à 60 ans passés), Finnegan a tiré de sa vie de surfeur un livre de souvenirs, « Jours barbares », prix Pulitzer 2016 dans la catégorie Mémoires.

Dans les années 1970, à l'instar de Bodhi Salver, le surfeur professionnel mystique du film, qui demande comme faveur, avant d'aller en prison, de « surfer la mégavague géante du siècle », Finnegan a voulu fuir la prison du matérialisme obscène de l'argent et le culte effréné de la réussite. D'abord, il a poursuivi sur les spots du monde entier son rêve d'« embrasser le ciel » en se lançant sans limites sur les océans soulevés. Puis, journaliste de guerre sur différents théâtres d'opérations, effaré devant « l'injustice institutionnalisée et la terreur d'Etat », il a raconté

les vagues de violence ravageant d'autres spots terrestres, en Afrique ou dans les Balkans. Enfin, sexagénaire, faisant un retour sur lui-même, il livre un récit autobiographique, puissante vague de mots (les surfeurs nomment « hurlantes » les très grandes vagues) où les courants profonds d'une vie se brisent dans l'apparent calme de l'écume des jours.

Paradis ou enfer des vagues ? « *Le surf n'est pas un sport*, écrit-il, *mais un chemin où l'on découvre ses limites et sa place dans le monde, l'une des rares choses qui apaisaient mon angoisse ontologique.* » Une vie à contre-courant, de ride en break, flirtant avec le Never Never, nom d'un territoire du Nord australien propice aux défis les plus fous des surfeurs, mais qui désignerait aussi bien les liens de leur quête avec la mort et le sexe. Eros et Thanatos, comme on disait alors sur les campus. Sur la vague, la liberté, version californienne de « *Sous les pavés, la plage* » ? « *Les vagues sont votre terrain de jeu, l'objet de vos désirs les plus profonds et, en même temps, elles sont votre ennemi mortel, votre Némésis.* » Après tout, *pointbreak* désigne les zones où des récifs sous-marins brisent la mer en vagues surfables.

Finnegan décrit ainsi le passe-temps qui a rempli toute sa vie : « *Surfer semble ne mener nulle part. Vous ramez, vous rejoignez le plus loin possible une vague énorme et rétive, vous vous appuyez sur elle et tentez de revenir au rivage. La montée dure des heures, le retour des secondes. A la fin de ce temps sur l'eau, vous êtes dans la même position qu'au début. Juste épuisé, de l'eau salée plein les narines. C'est un exercice pour essayer de se tenir debout.* »

On croirait que l'auteur parle de cette autre traversée pénible et merveilleuse : écrire. Le surf, planche de salut ? Ou l'écriture ? ■

« Jours barbares », de William Finnegan, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frank Reichert (Editions du sous-sol, 528 p., 23,50 €). En annexe, un précieux dictionnaire du surf éclaire les non-initiés.

Rendez-vous aux Assises du roman

Comme Salman Rushdie, Leïla Slimani, Gaël Faye ou Frédéric Beigbeder, William Finnegan sera présent à Lyon lors des Assises internationales du roman (29 mai-4 juin), organisées par la Villa Gillet, pour une rencontre avec Isabelle Autissier, le 2 juin à 19 heures. A ne pas manquer non plus, le 29 mai à 21 heures, l'échange entre le journaliste, écrivain et chroniqueur au *Point* Kamel Daoud et la journaliste et écrivaine turque Ece Temelkuran autour de la question de l'engagement de l'écrivain face aux dérives du monde (www.villagillet.net).



CULTURE *livres*

ADRIEN GOETZ
Villa Kérylos



De loin, elle ressemble à un cube austère posé sur la mer bleue, mais ceux qui l'ont visitée comprennent sans peine l'utopie que la lumineuse villa Kérylos, sur la Côte d'Azur, a pu représenter pour ses bâtisseurs : elle fut le rêve helléniste des frères Reinach, trois érudits à Iorgnon, esthètes et fortunés, qui voulaient vivre l'esprit antique avec tout le confort des années 1900. Le narrateur, fils de la cuisinière de Gustave Eiffel, fut leur petit voisin (fictionnel) : à la fois protégé de Théodore Reinach, qui l'initia au grec ancien et à l'amour de l'art, garçon à tout faire et ami des enfants, Achille nous raconte avec éloquence les coulisses d'un chantier extravagant et les cancans locaux sur cette famille juive qui joua un rôle dans l'affaire Dreyfus. Les guerres mirent fin aux années de bonheur, marquées par ses amours avec la belle Ariane. Ses souvenirs de vieil homme, dans les murs vides de la maison blanche, rafraîchissent la saga et la notion même d'élite française, célébrant dans un hommage pagnolesque toutes les beautés de la grande culture c assique. **ANNE BERTHOD**

Grasset, 20 €.

FESTIVAL
Les Écrivains du monde

Le continent noir est décidément à l'honneur en cette saison, puisque le festival organisé par l'université Columbia, à Paris, a choisi de mettre en avant des « Résonances africaines », du 9 au 11 juin au Reid Hall. On y retrouvera les romanciers Alain Mabanckou et Emmanuel Dongala en dialogue, Arthur H qui lira des textes de Dany Laferrière, et l'auteur afro-américain John Edgar Wideman en débat avec Christiane Taubira. **M.C.**

www.festivaldesecrivainsdumonde.fr

Contes cruels d'une génération

L'Argentine Mariana Enriquez et le Chinois A Yi, invités à Lyon, pointent les fêlures de leur société.

romans

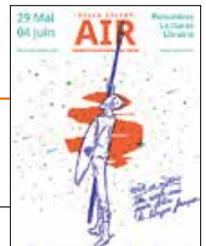
La quarantaine lucide, ils ont vu leur pays traverser des mutations douloureuses, à l'un et l'autre bout du monde. Dans une Argentine marquée par les séquelles de la dictature (1976-1983) et de la grave crise économique des années 1990, l'écrivaine Mariana Enriquez manifeste son goût pour les contes cruels. Dans une Chine où l'euphorie capitaliste masque le vide spirituel, le romancier A Yi choisit pour héros d'un premier roman glaçant un lycéen meurtrier. Une littérature qui se nourrit des terreurs contemporaines.

Le recueil de douze nouvelles de Mariana Enriquez offre un mélange détonant d'épouvante, de fantastique et de réalisme social. Ses histoires sont hantées par des visions inquiétantes, des apparitions fantomatiques et surtout des disparitions, toujours inexplicables – chaque nouvelle ou presque en

À SAVOIR **i**

Retrouvez ces auteurs aux Assises du roman, à Lyon, du 29 mai au 4 juin.

www.villagillet.net



rapporte une : celle de « l'enfant sale », fils d'une mère junkie, que la narratrice secourt un soir et laisse repartir alors qu'un meurtrier rôde ; celle d'Adela, la fille manchote, comme happée par un étrange bâtiment morbide ; et même celle d'un mari détesté, que son épouse perd dans un motel de la pampa... Mais ces récits gothiques et macabres dans la filiation d'Edgar Poe ou de Stephen King ont aussi pour cadre les quartiers déshérités de Buenos Aires et pour personnages les parias de la société : enfants des rues, prostituées, travestis. Un univers capté avec des mots crus et mordants, où même les adolescents des classes moyennes, victimes de l'indifférence de leurs parents, sont gagnés par la sauvagerie, et où le moindre geste bienveillant surprend.

Le Chinois A Yi, quant à lui, conduit directement le lecteur au cœur de la terreur : son antihéros, déshumanisé, larde de coups de couteau une camarade de classe, belle et douce, dans un geste calmement préparé. Le lycéen, solitaire et hébété d'ennui, dit au début du récit : « *Je me rendais compte à présent que la liberté n'était pas si formidable, qu'elle avait un arrière-goût de moisi* »... Ancien policier et journaliste, admirateur de Dostoïevski et de Camus, l'écrivain chinois confie dans une postface être resté lui-même « *effrayé par ce roman* ». Cœurs sensibles, s'abstenir. **MARIE CHAUDEY**

À LIRE

Ce que nous avons perdu dans le feu, de Mariana Enriquez, Éditions du sous-sol, 19 €.

Le jeu du chat et de la souris, d'A Yi, Stock, 20 €.



NORALEZANO



GAO YUAN

Quelle
CULTURE

Les états d'art de Leila Slimani

Chanson douce lui a valu le prix Goncourt 2016. D'une plume acérée, elle nous plongeait dans la psyché d'un couple qui réussit et de leur nourrice auteur d'un double infanticide. À qui profite le crime ? Un thème que l'artiste évoquera notamment lors des prochaines Assises internationales du roman*, à Lyon.

Propos recueillis par **Fanny del Volta**

Mon roman m'appartient de moins en moins. Mais n'est-ce pas là une conséquence heureuse de l'écriture ? Les lecteurs, les traducteurs également, se sont approprié cette histoire. Aujourd'hui, cela m'amuse de recueillir encore des impressions toutes fraîches de personnes qui ont apprécié ma plume et de lire la terreur dans leurs yeux. Je suis impatiente de participer aux Assises internationales du roman. Elles sont l'occasion de rencontrer des romanciers étrangers, de discuter avec eux de thèmes communs à nos ouvrages. Ce rendez-vous très littéraire a pour principal objet la forme romanesque. Au côté de l'auteur chinois A Yi, qui a signé récemment *Le Jeu du chat et de la souris*, j'animerai un débat autour du crime comme matière littéraire.

En ce moment, je suis plongée dans *Le Testament français* d'Andreï Makine. La question de l'identité m'intéresse depuis toujours. Je me retrouve complètement dans le discours de l'auteur. L'attrait du narrateur pour ses origines françaises, sa forte appartenance à la culture russe mais aussi son rapport charnel aux paysages qui l'entourent ou dont il rêve résonnent en moi de façon très aiguë. Sinon, je reviens toujours à Albert Camus. *Noces* reste pour moi son plus beau texte. C'est l'exaltation face à la splendeur d'un paysage, une émotion difficile à partager. Y parvenir, pour un écrivain, relève de la magie et provoque chez lui cette sensation puissante de présence au monde.

Certains réalisateurs dérangeant, notamment par leur capacité à saisir la cruauté des êtres et leur duplicité. C'est le cas de Michael Haneke, qui m'a fascinée avec ses films *Le Ruban blanc* et *La Pianiste*. Lars Von Trier possède des qualités assez proches. Certaines de ses œuvres sont en plus extrêmement intrigantes, qu'il s'agisse par exemple de *Melancholia* ou *Nymphomaniac*. En dehors de ce registre, je garde une grande admiration pour le cinéma classique italien. *L'Incompris* de Luigi Comencini était une œuvre poignante. Mais l'un de mes plus grands chocs a été *L'Innocent* de Visconti. Il raconte l'histoire d'un homme infidèle qui tue son bébé. Le sort des innocents me hante.

Le grand public fait souvent référence à Claude Sautet pour son regard tout en délicatesse envers les femmes.

Mais il ne faut pas oublier qu'il avait également le don de mettre en valeur la fragilité des hommes. Ses films m'ont souvent émue. J'avoue avoir un faible pour la période pendant laquelle il a fait tourner Romy Schneider. *Les Choses de la vie*, *César et Rosalie* ou encore *Max et les Ferrailleurs* ont offert ses plus beaux rôles à l'actrice.

J'ai hâte de voir l'exposition Walker Evans au Centre Pompidou. J'ai découvert ce photographe de manière très simple car l'un de ses clichés, une femme entre deux enfants, illustre l'édition poche des *Raisins de la colère*, de John Steinbeck. J'étais adolescente et vivais alors au Maroc. À cette époque, un fort exode rural drainait la population des campagnes vers les grandes villes comme Rabat. Les images de Walker Evans restent quelque part liées à ces bouleversements dont j'ai été témoin.

Je me sens bien au musée d'Orsay.

Sa collection de peintures me renvoie aux nombreux romans du XIX^e siècle que j'ai lus pendant ma jeunesse et qui m'ont fait rêver. L'exposition *Spectaculaire Second Empire, 1852-1870*, dépeignant une période de faste et de crise, était absolument magnifique. Sinon, j'aime aller au musée du Quai Branly avec mon fils de 6 ans. Explorer l'art sous son aspect tribal voire ésotérique permet de développer un imaginaire fort. C'est idéal pour un enfant.

Je ne me laisserai jamais du théâtre. J'ai adoré *Les Damnés*, à la Comédie-Française. Le metteur en scène Ivo Van Hove est un génie. S'il utilise une certaine brutalité, il n'y a jamais de violence gratuite dans son travail. Sa pièce m'a fait l'effet d'un coup de poignard dans le cœur. J'ai pleuré face à ce qu'il dénonçait de veulerie humaine, de compromission des âmes. Une œuvre plastique est une grande œuvre car on peut tout lui faire dire. *Le Dom Juan* qui s'est récemment joué à l'Odéon en est un exemple. La mise en scène de Jean-François Sivadier était folle. Elle mettait un coup de projecteur sur la religion, l'hypocrisie qui règne autour de la question mais cette pièce peut être explorée de mille et une manières. Ce qui me plaît en tout, c'est l'écriture. Elle est l'empreinte d'un réalisateur ou d'un metteur en scène, un parti pris.

* Du 29 mai au 4 juin

« Explorer l'art
sous son aspect
tribal, ésotérique
permet de
développer un
imaginaire fort. »





IDÉES

Femmes en colère

Invitées aux 11^{es} Assises internationales du roman, qui se tiennent à Lyon jusqu'au 4 juin, la romancière franco-marocaine Leïla Slimani traite de la « généalogie d'un crime », tandis que la Rwandaise Scholastique Mukasonga planche sur le thème « Comment l'écriture répond-elle à la violence ? ». Voici, en exclusivité, leurs contributions.

CES CRIMINELLES QUI NOUS RESSEMBLENT

Elles s'appelaient Thérèse, Nana, Gervaise, Claire ou Solange. Elles avaient empoisonné, noyé ou tué avec la plus grande cruauté. Elles n'ont pas de sang sur les mains, mais, comme la Séverine de Kessel, comme Anna Karénine, Emma Bovary ou lady Chatterley, elles ont rompu le lien qui les unit à la société. Elles sont toutes devenues des parias, des criminelles : elles sont sorties du rôle qui leur était imparti.

Ces personnages-là m'ont bouleversée, perturbée, obsédée. Très tôt, j'ai eu l'intuition que les femmes n'étaient pas des criminelles comme les autres. Le spectre du crime féminin est très large, puisqu'il va du meurtre à l'adultère, de la perte de virginité à la haute trahison. Le crime féminin ne défie pas la seule loi, qui s'applique à tous, mais aussi la norme patriarcale.

Depuis le Moyen Âge, les femmes représentent environ 4 % de la population pénale, cette rareté les rend à la fois plus fascinantes et, d'une certaine façon, encore plus coupables que les hommes. C'est comme si les femmes commettaient un double crime. Elles sortent, par leur délit, du rôle social qui leur est assigné, celui de pacificatrice, de mère, d'épouse dévouée. Les criminelles contredisent ceux pour qui les femmes ne sont que douceur, bienveillance, amour maternel. Héritière de Pandore, de Médée, d'Eve, la femme criminelle est aussi une figure centrale de la culture populaire, une tentatrice, une pousse-au-crime, un être diabolique et plein de malice.

Dans mes deux romans, *Dans le jardin de l'ogre* et *Chanson douce*, les héroïnes sont « hors la loi ». La première, Adèle, est une mauvaise mère, une mauvaise épouse. Mentreuse et veule, elle est entièrement guidée par une sexualité compulsive, quasi animale.

Chanson douce, mon deuxième roman, s'ouvre sur une scène de crime. C'est peut-être le meurtre le plus abominable que l'on puisse imaginer, celui de deux enfants en bas âge par la femme censée les protéger, Louise, leur nounou. J'ai voulu raconter Louise non pas comme un personnage classique de criminelle, mais comme une femme ordinaire que des circonstances banales poussent à la folie. Même les monstres ont une histoire. On est considéré comme un monstre à travers l'acte commis, parce que la société vous juge comme tel, mais on n'est pas un monstre par essence.

Louise a eu des amis, des fêlures, un parcours, et cette dérangeante liberté qui a précédé le crime est pour moi l'affaire de la littérature. Comme la capitaine chargée de l'enquête, et dont je dresse un bref portrait dans le dernier chapitre du livre, j'ai conscience de mes limites : l'« âme pourrissante » de Louise restera inaccessible, en dépit de tous les interrogatoires. Alors que notre époque privilégie la transparence, l'explication, un certain déterminisme, je crois que la littérature doit accepter l'opacité et donner sa place à l'incompréhensible. Je ne suis pas tendre avec mes lecteurs. Plusieurs m'ont dit avoir souffert de vivre au plus près de personnages aussi



Leïla Slimani a reçu le prix Goncourt 2016 pour *Chanson douce*.



sombres, aussi durs qu'Adèle ou Louise. J'avais envie de les entraîner dans les méandres de ces psychés malades, d'aller au plus près de la source du mal.

Pour ces deux livres, l'actualité m'a fourni une source d'inspiration. Mais je refuse le raccourci journalistique qui consiste à en faire des romans reposant sur des faits divers. Je suis une lectrice de fait divers même si je ne peux pas, à proprement parler, dire que je suis fascinée par le crime. Dans les deux cas, le fait divers n'a pas constitué le cœur de mon travail, je n'ai pas fait d'enquête objective et pointue. La fiction est mon élément, et mon plaisir d'écrivain réside dans la création de personnages. ■ **Leïla Slimani**

ÉCRIRE POUR SURVIVRE/ SURVIVRE POUR ÉCRIRE

Est-il possible de mettre des mots sur l'horreur, d'écrire l'indicible, celui d'un génocide? C'est pourtant le génocide des Tutsi au Rwanda qui a fait de moi une écrivaine. Je ne suis pas une rescapée. Je n'étais pas au Rwanda quand on assassinait les miens à la machette : mon père, ma mère, mes sœurs, mes frères, et tous ceux de Gitagata, le village où nous avons été déportés, parce que tutsi, en 1960. Je ne peux être que survivante. Le mot résonnait comme un reproche : pourquoi avais-je survécu quand tant d'autres, 1 million d'autres, avaient péri? Quelle fatalité m'avait fait trahir ceux qui, comme moi, savaient qu'ils étaient destinés à l'extermination finale? Comment expier cette faute qui me poursuivrait tout le reste d'une vie, que j'avais en quelque sorte dérobée à leur mort? Suis-je donc coupable d'avoir survécu?

Ecrire, il m'a fallu dix ans pour me mettre à écrire. Je m'étais d'abord lancée dans l'action au secours des rescapés, des orphelins, si nombreux, j'étais une des rares adultes survivantes de Nyamata, et ma place était d'être auprès d'eux. Mais les morts? Que faire pour les morts? Ils m'appelaient. Leurs ossements étaient dispersés dans la brousse, entassés dans des fosses, recueillis pêle-mêle dans des ossuaires : comment les exhumer de l'anonymat du génocide?

C'est sur un cahier d'écolier, un cahier à couverture bleue, que j'ai commencé à écrire. Ce ne furent d'abord que des noms, les noms de tous ceux de Gitagata. Il fallait en dresser la liste au plus vite avant qu'ils ne s'effacent de ma mémoire. Désormais, j'étais sans doute l'une des seules à savoir qu'ils avaient existé, à savoir qu'ils étaient bien des êtres humains, eux qu'on

avait exterminés comme on éradique des bêtes nuisibles, des cafards. Les nommer un à un, sans en oublier aucun. C'était mon devoir de survivante. Je n'avais pas à dénoncer, l'horreur du génocide était avérée; je n'étais pas au Rwanda, je n'avais pas à témoigner, mais les morts m'appelaient, réveillaient ma mémoire de leur présence : écrire, ce ne serait pas une thérapie personnelle, un acte de résilience, ce serait pour que survivent ceux dont on avait voulu nier l'existence.

Et puis, autour de ces noms, apparaissait une foule de visages, venaient s'agréger des souvenirs, émouvants, drôles, tout un petit monde toujours menacé de disparaître, toujours acharné à survivre. Et peu à peu, ces noms, ces mots, ces phrases jetées en désordre étaient comme autant de défis jetés à l'oubli, autant de petites victoires sur tous ceux qui avaient assassiné les miens et nié leur existence, mais aussi un combat que je livrais en moi-même contre le remords, paralysant, d'avoir été épargnée, d'avoir commis une faute inex-

piable envers tous ceux qui avaient péri : celle d'avoir survécu. Pourquoi mes parents m'avaient-ils choisie pour l'exil? Certes, j'étais en grand danger. J'avais été chassée de l'école d'assistantes sociales de Butare.

J'avais échappé de peu au lynchage par mes camarades hutu. Je n'avais plus d'avenir au Rwanda. Bien sûr, mes parents voulaient me sauver la vie. Mais peut-être voyaient-ils au-delà. Mon père m'avait poussée presque de force jusqu'à la porte de l'école. Moi qui aurais tant voulu rester près de ma mère, à cultiver notre champ. Ainsi j'étais pourvue pour l'exil d'un inestimable bagage : le français. Et je veux croire que c'est parce qu'ils pressentaient qu'un jour je serais leur mémoire, quand viendrait celui de leur mort. Peut-être me suis-je forgé un mythe pour survivre : survivre pour sauver de l'oubli les miens par l'écriture.

C'est alors que je suis saisie par l'urgence : c'est à moi qu'il revient d'élever un tombeau pour ceux qui n'auraient jamais de tombeau, dont le souvenir disparaîtrait à jamais dans l'anonymat du génocide, oui, leur tombeau serait un livre, mon livre qui serait le leur, un tombeau de papier pour qu'ils ne soient pas ensevelis à jamais dans l'oubli, qui serait pour eux une seconde mort. ■ **Scholastique Mukasonga**

Les Assises internationales du roman sont un festival conçu et produit par la Villa Gillet, coréalisé avec les Subsistances. Programme et réservations sur www.villagillet.net



Scholastique Mukasonga a reçu le prix Renaudot 2012 pour *Notre-Dame du Nil*.



EXCLUSIF LES LOBBYS CACHÉS DU PARLEMENT P.44

ALL. 5,20€, AND. 4,50€, AUT. 5,20€, BELG. 4,50€, CAN. 7,90\$, CAN. ESP. 4,50€, CH. 4,20€, GUA. 4,50€, GR. 4,50€, MART. 4,50€, GUY. 4,70€, IT. 4,50€, LUX. 4,50€, MAR. 38 DH, PAYS-BAS 4,50€, PORT. CONT. 4,50€, RÉU. 4,50€, ST-MARTIN 4,70€, SUI. 6,30 CHF, TOM 800 XPF, TUN. 4,50 DT, ZONE CFA 3300

L'OB'S

TERRORISME

“NOTRE STUPIDE
AVEUGLEMENT...”

PAR SALMAN RUSHDIE

P. 26

Le nouveau djihadisme
par Gilles Kepel

La “task force”
de Macron

L'Angleterre
frappée au cœur



M 02228 - 2744 - F: 3,90 €







“ IL FAUT ARRÊTER CET AVEUGLEMENT STUPIDE ”

Salman Rushdie, qui vit toujours sous la menace d'une fatwa, s'inquiète de la montée des forces obscurantistes. Et lance un cri d'alarme en direction de l'Occident. « Cessons, dit-il, de refuser de voir la réalité des origines du djihadisme »

Propos recueillis par SARA DANIEL, aux Assises internationales du Roman de la Villa Gillet à Lyon

Après la France et la Belgique, la Grande-Bretagne, où vous avez vécu longtemps, est à nouveau prise pour cible par les terroristes. Selon vous, le djihadisme procède-t-il d'une radicalisation de l'islam ou d'une révolte nihiliste qui s'est cristallisée sur l'islam ?

Je suis en désaccord fondamental avec ces gens de gauche qui font tout pour dissocier le fondamentalisme de l'islam. Depuis cinquante ans, l'islam s'est radicalisé. Côté chiïte, il y a eu l'imam Khomeini et sa révolution islamique. Dans le monde sunnite, il y a eu l'Arabie saoudite, qui a utilisé ses immenses ressources pour financer la diffusion de ce fanatisme qu'est le wahhabisme. Mais cette évolution historique a eu lieu au sein de l'islam et non à l'extérieur. Quand les gens de Daech se font sauter, ils le font en disant « Allahou Akbar », alors comment peut-on dès lors dire que cela n'a rien à voir avec l'islam ? Il faut arrêter cet aveuglement stupide. Bien entendu, je comprends que la raison de ce déni est d'éviter la stigmatisation de l'islam. Mais, précisément, pour éviter cette stigmatisation, il est bien plus efficace de reconnaître la nature du problème et de le traiter. Ce que je trouve consternant, c'est d'entendre Marine Le Pen analyser l'islamisme avec plus de justesse que la gauche... C'est

BIO EXPRESS

1947 Salman Rushdie naît à Bombay.

1981 Il publie son premier livre « Les Enfants de minuit », qui reçoit le Booker Prize.

1988 Son roman « Les Versets sataniques » fait scandale dans le monde musulman, qui crie au blasphème.

1989 L'ayatollah Khomeini édicte une fatwa appelant les musulmans à abattre l'écrivain.

2007 Il est anobli par la reine d'Angleterre. Il devient sir Ahmed Salman Rushdie

très inquiétant, vraiment, de voir que l'extrême droite est capable de prendre la mesure de la menace plus clairement que la gauche. C'est pour cela que je vous mets en garde, cela va poser un problème à l'avenir, à moins que nous ne changions notre façon d'appréhender les choses.

C'est très bien de rappeler que la plupart des musulmans ne sont pas des extrémistes. Il était également vrai que la plupart des Russes n'étaient pas des partisans du Goulag ou que la plupart des Allemands n'étaient pas des nazis. Pourtant, l'Union soviétique et l'Allemagne hitlérienne ont bien existé. Ainsi, lorsqu'une déviance grandit à l'intérieur d'un système, elle peut le dévorer, et tel est ce qui se passe avec le fondamentalisme en islam. Je me souviens d'ailleurs que, quand j'ai commencé à être la cible des attaques des islamistes, quelques journalistes américains de gauche avaient apporté leur soutien à l'imam Khomeini parce qu'il luttait contre le pouvoir hégémonique de l'Ouest. Le présupposé constant de la gauche, c'est que le monde occidental est mauvais. Et donc tout est passé au crible de cette analyse : en quoi une telle situation est-elle de notre faute ? Je me souviens aussi de mes querelles avec Derrida sur ce sujet et sur tous les sujets du reste ! ➔



des conséquences. » C'est là que j'ai compris que nous allions perdre. Bien sûr, Clinton a raté sa campagne électorale. Il y a également la Russie ; l'intervention du FBI dans les élections ; le sentiment d'une partie du pays d'être les laissés-pour-compte du rêve américain. Tous ces facteurs se sont combinés et ont abouti à l'élection de Trump.

Mais il y a, aussi et surtout, le racisme de ce pays. Il fut un facteur déterminant dans cette élection. Une partie de l'Amérique blanche a passé huit ans à ressasser sa haine d'avoir un président noir. Ces Blancs-là ont opté pour un candidat suprématiste blanc et ils l'ont eu. Sauf, bien entendu, qu'ils ne savent pas ce qu'ils ont vraiment obtenu. Puisque personne ne sait qui est Trump, pas même lui. Quelque chose d'étrange est en train de se passer dans le monde. En Grande-Bretagne, il y a eu le Brexit. Alors, évidemment, j'espère que les élections en Autriche, aux Pays-Bas et en France sont le début du reflux de la vague populiste. Mais qui sait ? Nous vivons à l'ère du « tout peut arriver ». Il était inimaginable que Trump soit élu président des Etats-Unis. Si vous examinez le nombre d'erreurs qu'il a commises et qui, pour tout autre que lui, auraient été fatales ! Imaginez par exemple que Hillary Clinton ait été accusée d'avoir molesté sexuellement des hommes... Quel effet cela aurait-il provoqué sur sa campagne ? Mais le cœur de l'électorat de Trump voulait juste un champion anti-système. A un moment, Trump a dit : « *Je pourrais me placer sur la 5^e Avenue et tuer quelqu'un et cela ne choquerait personne.* » C'est triste, mais il avait raison ! Et même aujourd'hui, durant cette présidence calamiteuse où il commet une faute grave par jour, son électorat continue à l'adorer. Plus le président scandalise le monde, plus ceux qui ont voté pour lui l'apprécient. Il a été élu pour cela : pour détruire l'ordre mondial, et c'est ce qu'il fait. L'Otan, les traités internationaux, etc.

Vous passez d'un intégrisme à l'autre... Après la fatwa de Khomeini qui a fait de vous une cible pour les islamistes, vous sentez-vous visé par le racisme de l'Amérique de Trump ?

Vous savez aujourd'hui aux Etats-Unis, tout le monde a peur. Rappelez-vous qu'il y a eu des attaques visant des sikhs, par exemple, que l'on a pris pour des musulmans... Aux Etats-Unis, les barrières morales qui empêchaient les pires des comportements ont sauté. Les tribunaux, les médias sont aussi menacés. Mais je dois dire que je suis vraiment fier de la manière dont la presse a réagi. C'est à nouveau l'âge d'or du journalisme. Le nombre de scandales découverts en si peu de temps par le « Washington Post » et le « New York Times » ! Mes amis reporters sont déterminés. Leur sentiment, c'est que, puisque Trump a décidé de faire de la presse son opposition, celle-ci doit jouer le rôle jusqu'au bout. Heureusement, ce qui nous sauve, c'est l'incompétence de Trump.

Avez-vous envisagé de déménager à nouveau ? Mais pour aller où ! ? La Grande-Bretagne part dans



Le philosophe Averroès. Détail du « Triomphe de saint Thomas d'Aquin » (XV^e siècle).

“AUTREFOIS, ON POUVAIT ÊTRE EN DÉSACCORD AVEC LES DOGMES, QUESTIONNER L'EXISTENCE DE DIEU ET PERSONNE NE VOUS AURAIT MENACÉ POUR CELA.”

les égouts et ne s'en rend pas compte. Ils sont en plein déni. Comme une famille qui ferait un pique-nique au milieu d'une voie ferrée et qui, en entendant le bruit du train qui arrive, le confondrait avec le ululement d'une chouette. Et puis, je me sens proche du réveil de la gauche américaine. Ils sont entrés en résistance. Enfin ! Car beaucoup de ses membres n'ont pas voté le 8 novembre.

Vous êtes rationnel et agnostique et vous dites que la religion est un sujet qui vous ennue. Comment supportez-vous la religiosité américaine ?

L'Amérique est étrange, et il est vrai obsédée par la religion. Vous ne pouvez pas être élu aux Etats-Unis, si vous ne fréquentez pas régulièrement une église ou une synagogue. C'est une des grandes différences entre l'Europe et les Etats-Unis. L'idée de la liberté, en Europe, s'est développée contre l'Eglise. Les Lumières, par exemple, ont été un mouvement de rejet du droit de la religion à brider la pensée. Dans le même temps, les Etats-Unis ont fourni un havre aux religieux extrémistes et puritains qui étaient pourchassés en Europe. L'Amérique a défendu la liberté de culte et non l'émancipation vis-à-vis de la religion. C'est surtout cette liberté religieuse que défend le premier amendement. Aux Etats-Unis, comme dans les pays musulmans, si vous dites que vous n'êtes pas croyant, vous choquez les gens. En Europe, si vous dites que vous n'êtes pas croyant, les gens se demandent pourquoi vous prenez la peine de le dire.

Que lisez-vous en ce moment ?

Quand j'écris, je ne peux lire que de la poésie. Joseph Brodsky, Czeslaw Milosz, Zbigniew Herbert... Comme un coup de fouet que je m'inflige à moi-même, je lis un poème tous les matins avant de commencer à écrire, cela me rappelle à l'exigence du style, à l'intensité du langage. Car la prose doit être au niveau de la poésie. ■

Pays : France
Emission « Ping-Pong » Patrick Boucheron et annonce du Festival
Radio

<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/patrick-boucheron-laurent-stocker-le-pouvoir-et-son-spectacle>



Ping Pong par [Mathilde Serrell](#) et [Martin Quenehen](#)

du lundi au vendredi de 19h à 20h

Patrick Boucheron & Laurent Stocker // Le pouvoir et son spectacle

17.05.2017



PODCAST



EXPORTER

Farce politique et provocation Machiavélique avec le comédien Laurent Stocker dans le rôle d'Arturo Ui à la Comédie-Française et l'historien Patrick Boucheron, lecteur machiaveliste de notre temps.



Laurent Stocker & Patrick Boucheron • Crédits : Mathilde Serrell - Radio France

A la table ce soir, Patrick Boucheron, professeur au Collège de France pour son essai «Un été avec Machiavel» aux éditions France Inter/Les Equateurs Parallèles et le comédien, sociétaire à la Comédie Française, Laurent Stocker pour "La résistible ascension d'Arturo Ui" à la Comédie Française.

Pays : France
Emission « Ping-Pong » Patrick Boucheron et annonce du Festival
Radio

<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/patrick-boucheron-laurent-stocker-le-pouvoir-et-son-spectacle>



Page 2/4

“ *"Nous vivons une fatigue démocratique, elle se produit car les mots ne renvoient plus aux choses, pour y remédier, il faut ramener la langue à l'éclat, c'est à dire la transparence"* Patrick Boucheron

"Le pouvoir s'expérimentent par avance dans la fiction. Il se met à l'abri de la caricature en étant lui-même caricatural." Patrick Boucheron

"Quand je joue, je pense à Hitler, mais surtout à la distanciation par l'humour, sinon, je pleure à la fin de la représentation." Laurent Stocker.

"Comme le précise Walter Benjamin, la catastrophe peut être la continuation de la tradition, pas une fin inattendue."

T H E A T R E : *"La résistible ascension d'Arturo Ui"* de Bertolt Brecht - Mise en scène de Katharina Thalbach - du 1er avril au 30 juin à la Comédie Française à Paris

Brecht est en exil aux États-Unis lorsqu'il finalise en 1941 cette pièce où, comme le relève Bernard Dort, la distanciation est plus que jamais une « entreprise de déconditionnement et de destruction des idéologies ». Le dramaturge allemand vise à démonter les mécanismes de l'ascension d'Hitler au pouvoir en les transposant dans le Chicago des années 1930 avec le trust du chou-fleur en crise. D'Hitler à Al Capone, du nazisme à la pègre, les procédés sont les mêmes : intimidation, chantage, détournement d'argent, menace, meurtre, jusqu'au cours grotesque de diction, chaplinesque, pour mieux haranguer les foules. « Le ventre est encore fécond... » prévient Brecht. Après le sixtième anniversaire de sa mort en 2016, Arturo Ui traverse l'Histoire et parle toujours au présent.

C'est à une figure historique du Berliner Ensemble qu'est confiée l'entrée au Répertoire de *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*. Katharina Thalbach, fille de Benno Besson et de Sabine Thalbach – actrice chez Brecht –, a grandi après la mort de sa mère sous la protection de la troupe, particulièrement d'Helene Weigel, veuve de l'auteur qui lui succéda à la direction du Berliner. Metteure en scène de théâtre et d'opéra reconnue, c'est hors de tout dogmatisme et dans la grande tradition de ces histrions inspirés qu'elle saura partager le souffle épique de cette « farce politique ».



Pays : France
Emission « Ping-Pong » Patrick Boucheron et annonce du Festival
Radio

<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/patrick-boucheron-laurent-stocker-le-pouvoir-et-son-spectacle>



Page 3/4



La résistible Ascension d'Arturo Ui • Crédits : Comédie Française

- E S S A I : "Un été avec Machiavel" de Patrick Boucheron // Editions Les Equateurs/France Inter

“ Chaque fois qu'une tempête s'annonce dans l'Histoire, on convoque Machiavel, car il est celui qui sait philosopher par gros temps. Avec verve et une savoureuse érudition, Patrick Boucheron nous éclaire sur cet éveilléur inclassable, visionnaire et brûlant comme un soleil d'été sur la terre toscane. Et avec lui, nous écoutons Machiavel, comme tous les autres avant nous, au futur.

Chaque fois qu'une tempête s'annonce dans l'Histoire, on convoque Machiavel, car il est celui qui sait philosopher par gros temps. En effet, depuis sa mort en 1527, on ne cesse de le lire, et toujours pour s'arracher à la torpeur. Mais que sait-on de cet homme hormis le substantif inventé par ses contempteurs pour désigner cette angoisse collective, ce mal politique, le machiavélisme ?

Né dans une république de princes, la Florence oligarchique de la Renaissance et de Savanarole, Machiavel est très tôt sensible à la politique. Premier secrétaire de la Seconde chancellerie, historien, dramaturge, poète, philosophe, politologue avant l'heure, admirateur des peintres, des ingénieurs, des médecins et des cartographes, incorrigible provocateur, Machiavel est surtout un très fin spectateur. En Europe, il voyage, scrute les rapports de force qui meuvent les hommes, renifle les remugles du pouvoir. Il s'étonne de voir, qu'en France, Louis XII tient son peuple d'une main de fer et que ce dernier ne l'en aime que davantage. Peu à peu, l'homme aiguise son style. Chez lui, tout est bon pourvu que l'on puisse exercer l'art du mot juste, " la vérité effective de la chose " : " L'amour est préférable, mais la force, parfois, inévitable ".

La chance de Machiavel est d'avoir toujours été déçu par les hommes d'État qu'il a croisés sur son chemin. C'est pour cela qu'il a dû inventer son Prince de papier. Si le livre s'attache à dissocier l'action politique de la morale commune, la question demeure aujourd'hui encore de savoir, non pas pourquoi, mais pour qui écrit Machiavel. Pour les princes ou pour ceux qui veulent leur résister ? Et qu'est-ce que l'art de gouverner ? Est-ce celui de prendre le pouvoir ou celui de le conserver ? Qu'est-ce que le peuple ? Peut-il se gouverner lui-même ? Pensez-vous que les bonnes lois naissent de législateurs vertueux ? La fin peut-elle justifier les moyens ? Au-delà de conseils cyniques aux puissants, Machiavel s'interroge en profondeur sur l'idée de la souveraineté populaire car " le peuple connaît celui l'opprime ".

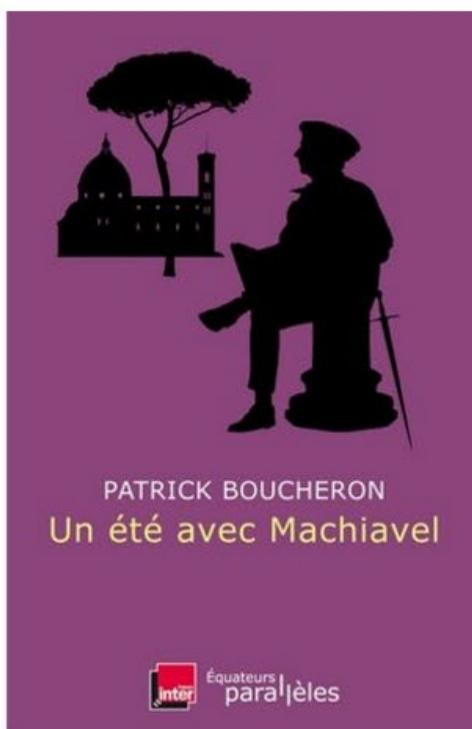
Pays : France
Emission « Ping-Pong » Patrick Boucheron et annonce du Festival
Radio

<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/patrick-boucheron-laurent-stocker-le-pouvoir-et-son-spectacle>



Avec verve et une savoureuse érudition, Patrick Boucheron nous éclaire sur cet éveilleur inclassable, visionnaire et brûlant comme un soleil d'été sur la terre toscane. Et avec lui, nous écoutons Machiavel, comme tous les autres avant nous, au futur.

Un été avec Machiavel est à l'origine une série d'émissions diffusées pendant l'été 2016 sur France Inter.



Un été avec Machiavel // Patrick Boucheron • *Crédits : Editions Les Equateurs // France Inter*

Intervenants

Patrick Boucheron

historien, professeur au Collège de France

Laurent Stocker

comédien sociétaire de la Comédie-Française

Pays : France
Emission France Culture « Ping-Pong » reçoivent William Finnegan, ils annoncent le Festival
Radio

<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/william-finnegan-gibus-de-soultrait>



Page 1/2

Ping Pong par [Mathilde Serrell](#) et [Martin Quenehen](#)

du lundi au vendredi de 19h à 20h

William Finnegan & Gibus de Soultrait

30.05.2017



PODCAST



EXPORTER

"Le surfeur vit sur une frontière, une brèche loin de toute civilisation." William Finnegan



William Finnegan & Gibus de Soultrait • Crédits : Mathilde Serrell - Radio France

A la table ce soir, l'écrivain américain William Finnegan qui a publié en 2016 ses mémoires devenues prix Pulitzer, "Jours barbares". A ses côtés, Gibus de Soultrait qui dirige la version française de la revue américaine bi-mestrielle "Surfer's Journal".

A LA TABLE :

- William Finnegan: Grande figure du journalisme américain, et représentant de la "Creative Non-Fiction" américaine, William Finnegan dévoile sa propre vie dans son autobiographie "Jours barbares" à travers un dispositif narratif en plein essor, une littérature du réel qui mêle habilement reportage, récit et autobiographie. Après avoir longtemps dissimulé sa passion dévorante pour le surf de peur que celle-ci puisse le décrédibiliser auprès de ses collaborateurs, c'est un livre dans lequel il fait le récit de cette vie de surfeur qui lui vaut le prix Pulitzer en 2016. Pour lui, le surf ne se résume pas à un sport, c'est une façon de vivre, une merveilleuse

Pays : France
Emission France Culture « Ping-Pong » reçoivent William Finnegan, ils annoncent le Festival
Radio

<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/william-finnegan-gibus-de-soultrait>



Page 2/2

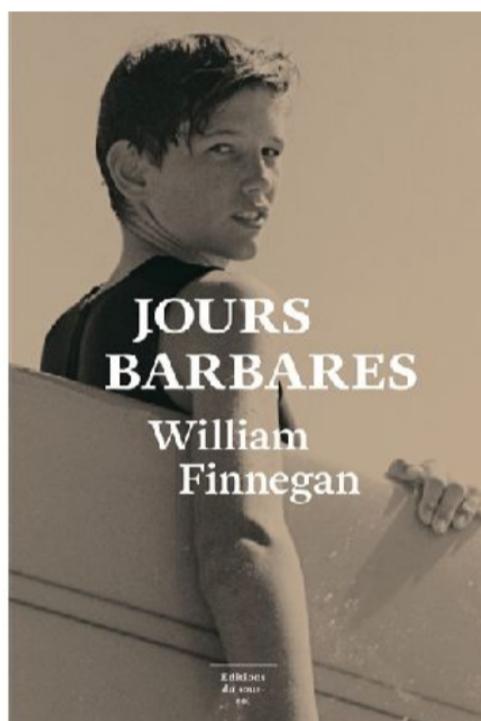
addiction qu'il faut apprendre à maîtriser, mais qui lui a permis de découvrir le monde et d'apprendre à le regarder. Il grandit entre Los Angeles et Hawaï, enfant sportif, mais aussi amateur de littérature, il devient écrivain et reporter pour le magazine "The New Yorker". William Finnegan a couvert des conflits en Somalie, au Soudan, à Mexico, et dans les recoins les plus violents d'Amérique et d'Afrique du sud. Reconnu pour la rigueur de ses reportages, il s'enquière des réalités qu'il observe avec patience afin de ne pas tomber dans la simple illustration d'idées préconçues. Pourvu d'une véritable conscience sociale son travail de journaliste est tout sauf anodin.

- **Gibus De Soultrait** : Co-fondateur du magazine "Surf Session" du magazine "Surf Session", lui-même surfeur, Gibus de Soultrait enseigne au master de glisse de l'université Bordeaux-2. Il a notamment publié "Le Monde du surf" (Minerva, 2005) et "L'Entente du mouvement" (nouvelle version augmentée, Éditions Surf Session, 2011).

ACTUALITE :

- MEMOIRES : "*Jours barbares*" de William Finnegan (Prix Pulitzer 2016) - aux Editions du sous-sol

Le surf ressemble à Un sport, un passe-temps. Pour ses initiés, c'est bien plus : une addiction merveilleuse, une initiation exigeante. À travers ses mémoires, William Finnegan dépeint une vie à contre-courant, à la recherche d'une autre voie, au-delà des canons de la réussite, de l'argent et du carriérisme ; et avec une infinie pudeur se dessine le portrait d'un homme qui aura trouvé dans son rapport à l'océan une échappatoire au monde et une source constante d'émerveillement. Ode à l'enfance, à l'amitié et à la famille, "Jours Barbares" formule une éthique de vie, entre le paradis et l'enfer des vagues, où l'océan apparaît toujours comme un purgatoire. Un livre rare dont on ne ressort pas tout à fait indemne, entre "Hell's Angels" de Hunter S. Thompson et "Into The Wild" de Jon Krakauer. - Présentation de l'éditeur-



Pays : France

Emission : « La Matinale » de Patrick Cohen, chronique de Frédéric Beigbeder

Radio

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-billet-de-frederic-beigbeder/le-billet-de-frederic-beigbeder-01-juin-2017>

Page 1/1

LE DIRECT



LE BILLET DE FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Jeudi 1 juin 2017

Par **Frédéric Beigbeder**

Espion en littérature

Jean-Christophe Notin, spécialiste de la DGSE était l'invité de la matinale. Ce qui inspire Frédéric Beigbeder parti en mission aux Assises internationales du roman à Lyon...

L'équipe

Frédéric Beigbeder

Chroniqueur

Pays : France

Emission : « Humeur vagabonde » Kathleen Evin : Harry Parker

Radio

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-humeur-vagabonde/l-humeur-vagabonde-04-juin-2017>

Page 1/3

LE DIRECT^{LE}
DIRECT

L'HUMEUR VAGABONDE

Dimanche 4 juin 2017

Par Kathleen Evin



Mémoires d'Harry Parker, ancien soldat de l'armée britannique en Afghanistan

Harry Parker est un revenant. Capitaine de l'armée britannique, il saute sur une mine en 2009 et est amputé des deux jambes. Il raconte son histoire dans "Anatomie d'un soldat".

Pays : France

Emission : «Humeur vagabonde » Kathleen Evin : Harry Parker

Radio

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-humeur-vagabonde/l-humeur-vagabonde-04-juin-2017>

Page 2/3



Soldat britannique en Afghanistan (image d'illustration) © AFP / Thomas Coex

Ce jour-là, de très longs mois après avoir sauté sur un engin explosif dans un pays lointain où s'éternise une guerre ingagnable, puis ramené, moribond, dans un hôpital en Angleterre où il a été amputé des deux jambes, le capitaine Tom Barnes va recevoir, avec d'autres soldats blessés sur ce même théâtre d'opérations, une médaille qu'il rangera avec d'autres, dans un tiroir, à peine de retour chez ses parents.

Cette cérémonie, à laquelle il assiste, plein de honte et de douleur, nous est racontée par cette médaille, tout comme sa guerre, sa blessure, ses opérations, sa lente récupération et son retour à une autre vie nous sont relatés par 45 objets banals, ceux de son packaging, ceux de l'hôpital, de son nouvel environnement, et pour finir par ses prothèses en fibre de carbone avec lesquelles, au dernières pages de ce livre prenant, Tom Barnes s'apprête à aller courir dans un parc, comme un jogger presque normal.

Anatomie d'un soldat traduit par Christine Laferrière, paru en septembre dernier chez Christian Bourgois, est le premier livre d'**Harry Parker**, engagé en 2007 en Irak, puis en 2009 en Afghanistan, où il sera affreusement blessé, comme son double de papier.

Un livre composé de 45 chapitres qui racontent chacun, dans le désordre, **par la voix**

Pays : France

Emission : « Humeur vagabonde » Kathleen Evin : Harry Parker

Radio

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-humeur-vagabonde/l-humeur-vagabonde-04-juin-2017>

d'un objet, un moment de l'histoire d'un homme qui a surmonté ce à quoi il ne devait pas survivre.

Un livre qui, pour son auteur, n'a pas servi de thérapie comme on pourrait le croire, mais qui, au contraire, n'a pu être pensé qu'après son retour dans la vie. Une vie autre, certes, mais à laquelle, dit-il, il ne changerait rien.

D'une écriture élégante, sans le moindre pathos, très différent de tous les livres écrits par des vétérans des guerres du Moyen Orient, cette **Anatomie d'un soldat** marque la renaissance d'un homme et la naissance d'un écrivain. **Harry Parker**, qui a rencontré ses lecteurs aux dernières **Assises internationales du roman à la Villa Gillet à Lyon** est, aujourd'hui, l'invité de l'Humeur Vagabonde.

La programmation musicale :

- **Véronique Sanson** Ces moments là
- **London Grammar** Ho woman, ho woman
- **Amy Winehouse** You I'm not good

L'Humeur Vagabonde vous recommande vivement:

Ceux qui avaient choisi, une pièce de **CHARLOTTE DELBO** mise en scène Boris Herszbojn, à voir jusqu'au 14 juin 2017 au théâtre de la Contrescarpe (Paris 5e)

Un weekend pour penser l'Afrique ! L'Humeur vagabonde vous signale également la tenue du festival « **Week-end des écrivains du Monde** » organisé par la Columbia University du 9 au 11 juin prochains à Paris.

Les invités

Harry Parker

Ecrivain

Les références

Anatomie d'un soldat écrit par Harry Parker (Christian Bourgois)

Pays : France

Emission : « L'Heure bleue » : William Finnegan

Radio

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-09-juin-2017>



LE DIRECT

L'HEURE BLEUE

Vendredi 9 juin 2017

Par **Laure Adler**



Alors ? ça farte William Finnegan

Avec des mémoires qui nous parlent de l'Amérique, par le prisme de la vague.

Pays : France

Emission : « L'Heure bleue » : William Finnegan

Radio <https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-09-juin-2017>

Page 2/2



William Finnegan le 20 juin 2016 à Rome, en Italie. © Getty / Camilla Morandi - Corbis

Grande plume au New Yorker, reporter primé pour ses récits de la guerre au Soudan, ou témoin de la guerre au Salvador, **William Finnegan** a connu une vie trépidante marquée par une carrière brillante qui en fit un correspondant à la Maison Blanche. Et pourtant, **sa seule obsession est le surf qu'il a découvert en Californie et qu'il a pratiqué assidûment** à Hawaii où son père avait installé sa famille dans les années soixante pour travailler à la production de séries télévisées. Après l'université, il a traqué les vagues aux quatre coins du monde, errant des îles Fidji à l'Indonésie, des plages bondées de Los Angeles aux déserts australiens, des townships de Johannesburg aux falaises de l'île de Madère. Il a longtemps attendu avant de coucher sur papier sa vie de surfeur, il osait à peine l'évoquer avec ses collègues par crainte de perdre sa "crédibilité de journaliste politique" alors en écrire un livre !

Dans "**Jours Barbares : une vie de surf**" aux **Editions du Sous-Sol**, William Finnegan raconte, de manière quasi chronologique, sa vie partagée entre son travail de reporter de guerre pour le New Yorker et sa passion, le surf et l'océan qui se sont révélés comme une échappatoire aux horreurs de la guerre, comme un moyen de prendre du recul sur sa carrière de journaliste et sur sa réussite.

Interprète : Xavier Combe

Musique : Rodolphe Burger : La nage avec la voix de Gilles Deleuze

"**A more Perfect Union**", discours prononcé par le **Président des Etats-Unis Barack Obama** (alors Sénateur de l'Illinois) le 18 mars 2008 à Philadelphie lors des primaires démocrates.

Générique : Veridis Quo des Daft Punk



Le Monde événements

[Retour à tous les événements](#)

Les Assises Internationales du Roman 2017

INFORMATIONS

—
Du 29 mai au 04 juin 2017 Les
Subsistances , 8 bis quai Saint
Vincent, 69001 Lyon 1er

INSCRIPTION



Lundi 29 mai s'ouvrira la 11e édition des Assises Internationales du Roman, conçues et organisées depuis 2007 par la Villa Gillet et Le Monde, en partenariat avec France Inter et en co-réalisation avec Les Subsistances.



Lundi 29 mai s'ouvrira la 11e édition des Assises Internationales du Roman, conçues et organisées depuis 2007 par la Villa Gillet et Le Monde, en partenariat avec France Inter et en co-réalisation avec Les Subsistances.

Chaque année en mai, elles réunissent aux Subsistances des écrivains, journalistes, artistes, chercheurs, scientifiques et penseurs du monde entier, pendant une semaine. En offrant de croiser les regards, les débats, tables rondes et entretiens auxquels ils prennent part proposent un éclairage original sur des questions littéraires (le crime dans la littérature, la rôle de la mémoire, les liens entre réalité et fiction...) mais aussi plus largement sur des enjeux de société (la mondialisation, l'écriture de la catastrophe...).

Des romanciers du monde entier :

Isabelle Autissier (France),

Frédéric Beigbeder (France),

Ali Benmakhlouf (Maroc/France),

Philippe Besson (France),

Kamel Daoud (Algérie),

Boubacar Boris Diop (Sénégal),

Max Dorra (France),

Arthur Dreyfus (France),

Benoît Duteurtre (France),

Mariana Enriquez (Argentine),

Gaël Faye (Rwanda/France),

William Finnegan (États-Unis),

Arthur H (France),

Inaam Kachachi (Irak),

Henri Leclerc (France),

Maxim Leo (Allemagne),

Valter Hugo Maé (Portugal),

Scholastique Mukasonga (Rwanda/ France),

Harry Parker (Royaume-Uni),

Diego Trelles Paz (Pérou),

Salman Rushdie (États-Unis),

Violaine Schwartz (France),

Leila Slimani (France),

Kate Summerscale (Royaume-Uni), François

Sureau (France),

Ece Temelkuran (Turquie),

Adam Thirlwell (Royaume-Uni),

Chloé Thomas (France),

Alain Rey (France),

Éric Vuillard (France),

A Yi (Chine)...



LesEchos.fr

Les Assises Internationales du Roman célèbrent l'expression littéraire

Melanie Aubert | Le 29/05 à 06:00, mis à jour à 17:41



Les Assises Internationales du Roman célèbrent l'expression littéraire

Le centre artistique lyonnais Les Subsistances met à l'honneur les mots d'ici et d'ailleurs, en accueillant cette semaine « Les Assises Internationales du Roman ». Du lundi 29 mai au dimanche 4 juin, la langue française y sera étudiée, explorée et magnifiée par des passionnés, pour des passionnés.

Romanciers et journalistes venus d'horizons divers animeront des conférences autour du langage et du lien particulier qui unit un écrivain à son lecteur. Aussi, l'auteur des « Versets Sataniques », Salman Rushdie, reviendra sur son parcours littéraire au cours d'un grand entretien ouvert au public ; Frédéric Beigbeder réfléchira quant à lui aux défis, pour un écrivain, d'être le « porte-parole » de son époque, tandis que Leïla Slimani, détaillera le processus créatif derrière l'écriture de son deuxième roman, « Chanson douce ». Les Etats-Unis seront également représentés avec William Finnegan, lauréat du prix Pulitzer de l'autobiographie en 2016 pour « Jours Barbares », qui participera au débat « Le corps à l'épreuve du monde », un dialogue d'1h30 sur le dépassement de soi.

D'autres grands auteurs et journalistes algériens, hollandais, portugais, chinois, allemands ou encore turcs transmettront leur expérience personnelle des mots, et feront dialoguer les langues et les cultures au fil des débats.

Le week-end permettra aux romanciers, philosophes et autres de partager leur métier à travers des ateliers d'écritures, des lectures communes, des jeux artistiques et animations philosophiques pour

WEB

<https://www.lesechos.fr/week-end/culture/livres/030356773364-les-assises-internationales-du-roman-celebrent-l'expression-litteraire-2090256.php>



Page 2/2

une fin de semaine emplies de poésie. Ces événements, initiés par la Villa Gillet, seront répartis aux Subsistances, au Goethe-Institut et au Parc de la Cerisaie, à Lyon.

EN SAVOIR PLUS

Du Lundi 29 mai au Dimanche 4 juin

Rencontres : gratuites dans la limite des places disponibles

Tables Ronde 6EUR/Gratuit

Horaires et réservations sur www.villagillet.net ou par téléphone au 04.72.07.40.05

À NE PAS MANQUER



Les vacances idéales de... Sonia Wieder-Atherton

Plus que les vacances au sens où on l'entend d'ordinaire, ce sont des temps de "vacance, sans s" qu'aime et a besoin la violoncelliste de...

Comment les haras préparent leurs meilleurs yearlings pour...

L'Ecurie des Monceaux, en Normandie, tient le haut du pavé aux ventes aux enchères de la maison Arqana. La filière d'élevage de pur-sang...

Promenades de Vendôme : pour voir Jean Baudrillard...

La cité médiévale vit au rythme de la photographie jusqu'au 3 septembre. La 13e édition de ces Promenades photographiques offre,...

INSCRIVEZ-VOUS
Newsletter Week-end

Votre email...

OK



LITTÉRATURE - ASSISES INTERNATIONALES DU ROMAN

Salman Rushdie dans le secret des djinns

L'écrivain est à Lyon demain lundi pour évoquer son dernier roman, *Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits*.

Le 28/05/2017 à 05:00

mis à jour à 07:37

Réagir



Salman Rushdie. Photo DR

Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits

: si l'on fait le compte, on arrive au chiffre magique : 1001, comme les nuits du même nom. Dans son roman, Salman Rushdie raconte une épopée savante et loufoque des guerres entre rationalisme et surnaturel. Un autre monde,

peuplé de Djinn, comme dans le poème de Victor Hugo, mais en plus drôle, vient se confronter à l'humanité. Chacun a, ses forces, ses lacunes et ses vices, et l'interaction fait des étincelles. Des mauvais sorts, des destructions, des meurtres viennent menacer le monde rationnel des humains...

C'est un roman avec plusieurs histoires et plusieurs époques emmêlées. Est-ce que vous aviez tout défini avant de commencer ?

« Non, rien de précis. J'avais le schéma global, mais certains personnages et certains épisodes ont pris leur autonomie. Certains se sont développés, d'autres ont disparu, d'autres encore sont devenus bien plus importants que je l'avais envisagé au départ. Écrire, c'est aussi improviser. »

C'est plus difficile, cette forme d'écriture avec un roman en forme de poupée russe ?

« C'est toujours difficile d'écrire, de toute façon. Mais il faut persévérer et on arrive à un moment où l'on sait ce que l'on veut, que l'on maîtrise le sujet, et ça roule tout seul. Il faut juste atteindre ce niveau, et c'est ce qui est ardu. »

On lira ce livre de la même façon de Londres à New York ou Bombay ? Vous pensez à un lecteur-type quand vous écrivez ?

« Ah oui, je l'espère vraiment. Il est sorti depuis quelques mois et il est accueilli de la même façon à travers le monde.

Non, je n'ai pas de lecteur virtuel au-dessus de l'épaule. Ce serait réducteur, les lecteurs sont pluriels et heureusement. J'imagine plutôt une foule en train de lire mon livre ! »

Un de vos personnages dit que la peur mène à la religion...

« Oui, et l'amour aussi. La peur, l'amour et le péché. »

Est-ce un roman à clé ?

« S'il y a une clé, elle est très secrète, et c'est à chacun de la trouver, de la chercher entre les lignes. »

Pratique Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits , Editions Actes Sud, traduit par Gérard Meudal, 23 €. **Rencontre**, le lundi 29 mai à 19 heures aux Subsistances, quai Saint-Vincent, Lyon 1er. Site internet : www.villagillet.net



Accueil > Événement > [Assises internationales du roman 2017 : notre sélection](#)

événement

Assises internationales du roman 2017 : notre sélection

Du 29 mai au 4 juin

On sort

Publié le 23 mai 2017 par Julius Suzat



Lieu

Les AIR sont organisées par la Villa Gillet. L'essentiel des rencontres et des événements a lieu aux subsistances.

Du 29 mai au 4 juin 2017, les assises internationales du roman (AIR) réunissent les meilleurs auteur-es du moment aux Subsistances : Salman Rushdie, Gaël Faye, Leïla Slimani et Philippe Besson pour ne citer qu'eux. Débats, rencontres, lectures, prix littéraires : vaste programme !

Au programme des [Assises internationales du roman 2017](#) : rencontres littéraires et tables rondes avec les têtes d'affiche, mais aussi des disputes philosophiques, des cabinets d'écoute pour redécouvrir des grands romanciers, une projection rencontre au cinéma Comoedia, un petit fablab d'écriture, des jeux littéraires et un cabaret lecture. **Sélection de la rédaction.**

Les rencontres littéraires aux Subsistances

Grand entretien avec Salman Rushdie

Auteur de onze romans, Salman Rushdie est aussi par son engagement une figure de proue de la lutte contre l'obscurantisme et pour la liberté d'expression. Son dernier roman, « Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits » (Actes Sud, 2016) est un conte merveilleux qui interroge notre vie contemporaine à la lumière de l'histoire et de la mythologie.

— le 29 mai à 19h



La couleur des sentiments, avec Benoît Duteurtre

Amour, peur, colère, tristesse, jalousie, etc... : la fiction permet aux romanciers de jouer de la vaste palette des sentiments et des émotions. Entretien avec Benoît Duteurtre (écrivain et journaliste), Mariana Enriquez (romancière et journaliste) et Valter Hugo Mãe (romancier, musicien et performer).

— le 30 mai à 19h

Généalogie d'un crime, avec Leïla Slimani

D'André Gide à James Ellroy en passant par Truman Capote, le crime a toujours fasciné les écrivains. Entretien avec Leïla Slimani (romancière, Prix Goncourt 2016), Kate Summerscale (romancière) et A Yi (journaliste et écrivain).

— le 31 mai à 19h

Comment l'écriture répond-elle à la violence ?, avec Harry Parker

Du génocide du Rwanda à la guerre en Irak, le roman tente de se frayer une voie pour dire l'indicible ou l'insurmontable. Entretien avec Harry Parker (Royaume-Uni), Scholastique Mukasonga (Rwanda/France) et Diego Trelles Paz (Pérou).

— le 1^{er} juin à 19h

Jeux littéraires avec Violaine Schwartz et 10 classes de collèves

Cette année, 250 collégiens (4^e, 3^e et 3^e professionnelle) écrivent 11 nouvelles avec Violaine Schwartz, auteure en résidence sur laclassed.com, l'Espace numérique de travail des collèves de la Métropole de Lyon.

— le 2 juin de 10h à 12h

Quand le passé revient : enfances et histoires, avec Gaël Faye

Savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va, surmonter les traumatismes par l'écriture, tels sont les défis littéraires engagés par deux auteurs, Gaël Faye (romancier, compositeur, interprète), prix Goncourt des lycéens 2016, et Maxim Leo (romancier, journaliste).

— le 2 juin à 21h

Premier prix du roman inspirant Psychologies, avec Philippe Besson

Le magazine Psychologies décerne pour la première fois cette année le prix du roman « inspirant ». Une rencontre avec le lauréat Philippe Besson suivra la remise du Prix.

— le 3 juin de 11h à 13h

Des tables rondes pour fêter la langue française

Plusieurs tables rondes pour fêter la langue française, auront lieu autour de divers thématiques : les mots de la révolution, mots et métiers, le français et l'arabe, le français s'invente en chanson...

**A noter :**

— **le 3 juin à 18h30**, entretien autour des goûts, saveurs, parfums avec **Régis Marcon**, chef 3 étoiles Michelin et Président du comité stratégique de la Cité Internationale de la Gastronomie, en dialogue avec Jean-Claude Bonnet.

— **une lecture de Gargantua de François Rabelais** en résonance avec la **Cité internationale de la gastronomie**, aura également lieu **le 4 juin à 19h30**

Tout le programme sur le site des AIR

29 mai au 4 juin, aux Subsistances



Les assises internationales du roman, un festival pour tous les lecteurs

© Villa Gillet/Assises internationales du roman

+ En savoir plus

 [AIR officiel](#)

**infos pratiques**

Réservations : mapado.com ou 04 78 27 02 48



Vous avez imprimé cette page depuis L'Obs.
L'Obs, actualité du jour en direct — <http://nouvelobs.com>

"En Argentine, les effets de la dictature continuent de se produire"

A l'occasion des 11èmes Assises Internationales du Roman, BibliObs offre carte blanche à un auteur invité. Aujourd'hui: Mariana Enriquez.

Souvent, trop souvent, on nous demande à nous écrivains argentins, si nous ne sommes pas fatigués d'écrire à propos de la dictature des années 1976-1983, s'il ne s'agit pas d'une obsession écrasante ou, pire encore, forcée: c'est-à-dire, si ce n'est qu'une récurrence de marketing, un retour sur un sujet qui identifie et situe notre pays sur la carte mondiale des conflits – et qui par conséquent situe notre littérature. Nous aussi, ou du moins beaucoup d'entre nous, nous nous le demandons. Et certains d'entre nous, accablés de revenir sans cesse sur ces années – qui correspondent à celles de mon enfance – ont même tenté de se détourner vers d'autres questions avec plus ou moins du succès.

Ecrire à propos de la dictature n'est pas obligatoire. Ce n'est pas non plus une peine. Pour ma part, il ne s'agit nullement d'un besoin de témoigner. Je dois tout simplement être honnête avec mon écriture, mes fantômes et mon imaginaire, et admettre que fréquemment, la terreur de ces années réapparaît dans mes récits et même dans mes textes de non-fiction. Je me demande pourquoi. Et en ce mois de mai 2017, j'ai obtenu une autre réponse parmi les nombreuses autres que je me donne.

"Les années 1970 ne nous quittent jamais"

Les effets de la dictature continuent de se produire. Ce qui s'est passé en Argentine dans les années 1970 n'est pas réglé: c'est encore sujet à discussion. La société le conteste, le pouvoir politique le réenvisage, les discours se croisent. Une partie de la société est fière d'avoir jugé – entre allées, venues et reculs – les responsables de la répression, une petite partie croit que la milice armée aurait dû être jugée aussi. Une autre partie des citoyens tient à la réconciliation.

Un fonctionnaire, le Secrétaire de la Culture de la ville de Buenos Aires a dit, il y a quelques mois et de manière spontanée, lors d'une conférence de presse, que les



disparus de la dictature «ne sont pas 30.000» que ce chiffre a été convenu et que les médias et la population ont entrepris la fourberie de compter le nombre de victimes. Le nombre est important, bien sûr que ça l'est. Le chiffre pourrait bien être 30.000, 40.000 ou 10.000. On l'ignore, car ce chiffre, seul les assassins le connaissent. Eux qui sont vivants et qui restent muets, ont décidé, à travers un pacte de silence de ne jamais révéler ce nombre. C'est pourquoi, parler de chiffres implique d'entrer dans le jeu pervers des oppresseurs. Toutefois, certains ne l'entendent pas ainsi et veulent des éclaircissements. C'est ainsi que les années 1970 ne nous quittent jamais.

Par exemple, après les questions soulevées à propos du nombre des victimes, un autre petit-fils est apparu. Sous la dictature, de nombreuses prisonnières enceintes accouchaient durant leur captivité, et ces bébés étaient volés et livrés à d'autres familles, parfois à des amis des militaires, parfois non. Il reste encore 300 personnes qui ignorent leur véritable identité et qui ont été élevés dans une autre famille tandis que la leur les recherche. C'est cela le labeur des grand-mères de la Plaza de Mayo: récupérer leurs petits-fils.

Dans les corps de ces hommes et femmes qui ne connaissent pas leur vraie identité, les crimes de la dictature continuent d'être perpétrés. Mais aussi dans les corps absents, enfouis par des oppresseurs qui refusent de révéler leur emplacement.

Réduction de peine de prison

Pendant la première semaine de mai 2017, la Cour Suprême de Justice de la Nation rendit une décision insolite. Elle a accordé à un oppresseur le 2x1, une méthode de réduction de peine de prison. Et bien évidemment, puisque cela constitue un précédent, le reste des détenus pour crimes contre l'humanité peuvent potentiellement demander à bénéficier du même avantage pour être acquittés. Expliquer en quoi consiste le 2x1 est très technique, mais en somme, elle stipule que chaque jour que le détenu passe en prison sans procès, sera compté double, et en ce faisant, leur temps en prison se voit réduit au moment de la condamnation. Ça a été conçu comme un moyen d'atténuer les abus d'un système pénitentiaire argentin terriblement injuste et lent.

Cette sentence n'était pas en vigueur lors de la perpétration des crimes et par conséquent, ne peut s'appliquer rétroactivement. Et bien entendu, les crimes des oppresseurs sont imprescriptibles. Un sentiment de désarroi a envahi une large majorité lors du communiqué. Pourquoi la Cour était favorable à cette mesure? Était-ce un ordre du gouvernement? (En principe, les pouvoirs en Argentine sont



indépendants mais l'instabilité institutionnelle permet au pouvoir exécutif d'influencer la justice).

Je crus qu'il n'arriverait rien. Que lentement mais sûrement, les oppresseurs seraient relaxés. Je tiens à en nommer quelques-uns et ce qu'ils ont fait: Christian Von Wernich, ancien aumônier de la police à Buenos Aires: quatre meurtres et quarante enlèvements. Miguel Etchecolatz, ancien chef de police: chargé de 21 centres de détention clandestins et condamné à quatre peines à perpétuité. Juan Daniel Amelong: responsable des vols de la mort, où des milliers de gens furent jetés vivants dans l'océan depuis des avions militaires. Antonio Azic, officier du renseignement: il a torturé un bébé de 20 jours.

Appel à la révolte

Progressivement, la société a réagi: un appel à la révolte a été fixé pour le 10 mai à la Plaza de Mayo. Le pouvoir législatif a également réagi et légiféré contre cette ordonnance, mais cela n'a pas arrêté les gens. En arrivant à la marche, j'ai dû m'arrêter à dix pâtés de maisons de la Plaza: on pouvait à peine marcher, tellement il y avait du monde. On distribuait des foulards comme ceux que portent Les Mères* pour les lever au moment culminant de la manifestation afin d'obtenir ces photos si nécessaires dans le monde des réseaux sociaux, une mer de foulards blancs dans la nuit de Buenos Aires.

Cependant, Buenos Aires n'était pas la seule à manifester: dans la capitale, un demi-million de personnes se sont réunis, mais dans le reste du pays un autre demi-million s'est ajouté. On y trouvait des tous petits et des vieillards ainsi qu'un jeune homme aux cheveux verts qui expliquait à une étrangère "My father is one of the disappeared", des électeurs du gouvernement actuel (néolibéral), et des électeurs du gouvernement ancien (péroniste), hommes et femmes avec les photos de leurs morts autour du cou, des gens qui avaient imprimés sur deux feuilles A4 les mots «plus jamais».

J'aime vivre en Argentine mais très souvent mes compatriotes me contrarient et dans la plupart des cas, je ne leur fais pas confiance. Le 10 mai a été une des rares occasions où des mots aussi problématiques tels que peuple ou patrie ont eu un peu de sens pour moi. Et je pensai aux Mères, qui ne sont pas des saintes: elles ont des querelles internes, elles sont dures, beaucoup ne se parlent plus, elles sont humaines, elles ont eu une vie difficile. Mais elles sont courageuses, peut-être bien les citoyennes les plus courageuses du pays. Et elles ont bien mérité cet hommage à grande échelle,



probablement le dernier d'une telle ampleur. Un très bel hommage, si urgent et si contradictoire, à l'instar de notre histoire.

Pourvu qu'elle continue, ne serait-ce qu'un peu, à se bâtir sur ces fondements, bien que cette mobilisation n'ait été qu'une brique d'une autre couleur dans le grand bâtiment gris du XXI^e siècle.

Mariana Enriquez

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Claudia Delgado Galván

**Association des mères argentines dont les enfants ont «disparu», assassinés pendant la dictature militaire.*



Mariana Enriquez (DR).

Assises Internationales du Roman - AIR 17

Un festival pour tous les lecteurs ! Des auteurs du monde entier aux Subsistances à Lyon et en région du 29 mai au 4 juin. Le week-end des 3 et 4 juin venez fêter la langue française et découvrir avec des artisans des métiers d'art la richesse des mots et l'imaginaire de leurs métiers.

AIR17, festival conçu et produit par la Villa Gillet, en partenariat avec Le Monde et France Inter, en co-réalisation avec Les Subsistances.

Programme/réservations sur villagillet.net

WEB

<http://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/rhone/lyon/salman-rushdie-invite-honneur-assises-internationales-du-roman-lyon-1263799.html>

Page 1/1

Salman Rushdie invité d'honneur des Assises internationales du roman de Lyon



Des écrivains qui résistent au fondamentalisme : pour leur premier jour, les assises internationales du roman à Lyon avaient invité des auteurs engagés : le célèbre Salman Rushdie et l'auteur algérien Kamel Daoud, tous deux menacés de mort parce que libre-penseurs.

Par Christian Conxicoeur

Publié le 30/05/2017 à 18:13

Repenser le rapport au religieux dans la société moderne, c'est le défi de Salman Rushdie et de Kamel Daoud, deux auteurs qui payent leur liberté de penser au prix fort : des menaces sur leur vie. Ils étaient lundi soir aux assises internationales du roman de Lyon qui se déroulent aux subsistances jusqu'au 4 juin.



CULTURE

Le Sentiment des choses

Benoît Duteurtre — 24.05.2017 - 16 h 38, mis à jour le 24.05.2017 à 17 h 49

En partenariat avec les Assises Internationales du Roman, festival incontournable de littérature, Slate.fr publie chaque jour un texte d'écrivain. Ici, Benoît Duteurtre détaille la place des sentiments dans ses livres.



Vanté, par Constantin Guys, via

Serais-je sans le savoir un écrivain des sentiments? La plupart de mes romans s'intéressent au jeu social; ils décrivent l'itinéraire d'individus pris dans les contradictions du monde moderne. C'est pourquoi j'aime peindre mes personnages «*de l'extérieur*», les faire exister par leurs comportements davantage que par une vie intérieure faite de sentiments et d'enjeux psychologiques.

Cela m'a toujours frappé chez ces écrivain naturalistes que j'admire, comme Maupassant: la vérité d'un être tient davantage dans sa silhouette et ses agissements au sein du monde qui l'entoure, que dans de supposées déterminations. En somme, c'est *la surface* des choses qui révèle leur profondeur.

*

J'ai donc été doublement étonné quand on m'a proposé de participer à cette table ronde sur «*la couleur des sentiments*»; et, plus généralement, quand des lecteurs m'ont dit, après la parution de mon roman



Livre pour adultes: «C'est très émouvant ces sentiments pour votre mère; et aussi pour les paysans vosgiens de votre enfance...»

Je suis content, d'ailleurs, que ces pages consacrées à la mort de ma mère, ou à l'ancien monde rural, puissent éveiller une émotion partagée. Mais il me semble bien, justement, que cette émotion vient du fait que je n'ai mis très peu de sentiments dans ces passages: où je me suis contenté de décrire le déclin d'une femme, la disparition de sa mémoire, ses égarements, puis son enfermement et sa détresse. J'ai voulu restituer certains moments en essayant de trouver les mots justes, le rythme de nos déambulations au bras l'un de l'autre, la détérioration de son langage... Tout cela est raconté de façon concrète, sans pathos. Et voilà peut-être ce qui rend ces pages émouvantes.

De même lorsque j'évoque la disparition du monde rural, et ces paysans que j'ai vu vieillir dans leurs fermes gagnées par la friche: il suffit de montrer les faits pour restituer la grande tristesse de cette disparition. Si je l'avais écrit tristement, cela aurait sonné faux. Au contraire, ces passages ont été longuement travaillés pour ne conserver que mes plus exacts souvenirs. Peut-être s'agit-il, au fond, de saisir *le sentiment des choses*: leur parfum, leur couleur, leur poésie, comme le ferait un peintre, plutôt que de prêter aux choses un sentiment trop personnel.

*

Je dois toutefois ajouter, pour me contredire un peu, que le sentiment est un formidable outil d'écriture, qui rend celle-ci plus vivante. Seul à ma table, je me laisse souvent porter par cette forme d'empathie qui aide découvrir toutes les possibilités d'une idée, d'un personnage, d'une situation.

Dans un autre chapitre de *Livre pour adultes*, je raconte le calvaire tragi-comique d'un type enfermé chez lui, persécuté par la musique d'un saxophoniste sous ses fenêtres. En l'écrivant, je m'identifiais aux souffrances du personnage, et je l'accompagnais dans ses stratégies pour se débarrasser de son persécuteur. Ailleurs je me révolte contre le destin qui est le nôtre: la nécessité de naître et de mourir, la loi de la procréation; et l'excès de ma colère nourrit l'invention littéraire et les idées qui en découlent. Ailleurs, c'est un éclat de rire devant une situation qui porte ma plume; ou encore un moment d'extase devant la beauté. En ce sens, le sentiment est un carburant du romancier, qui l'emporte au delà de la simple description...

Je me méfie toutefois de cette verve lyrique prête à nous nous emporter... jusqu'au point où *l'écriture* finit par se complaire dans l'expression des mots et des sentiments. Car le pouvoir spécifique et merveilleux du roman consiste d'abord dans la création d'un monde autonome, qui suppose une perpétuelle distance du romancier. Le sentiment est un élément parmi d'autres de sa palette, vouée à l'enchantement du lecteur plutôt qu'à la confession de l'auteur.

Le texte de Benoît Duteurtre a été écrit pour les AIR17, festival conçu et produit par la Villa Gillet, en partenariat avec *Le Monde* et France Inter, en co-réalisation avec Les Subsistances.



Les AIR17 se tiennent du 29 mai au 4 juin, aux Subsistances à Lyon. ([Programme/réservations ici](#)).
Benoît Duteurtre participera notamment à la table ronde [«La Couleur des sentiments» le 30 mai](#):

LA COULEUR DES SENTIMENTS - Amour, peur, colère, tristesse, jalousie...: la fiction permet aux romanciers de jouer de la vaste palette des sentiments et des émotions. Comment les auteurs en rendent-ils sensibles la texture et l'étoffe? Quels ressorts utilisent-ils pour nous faire entrer dans l'intimité de leurs personnages et arriver à nous faire vibrer à leur diapason? Par quel étrange paradoxe la fiction peut-elle faire naître en nous des sentiments bien réels? Table ronde avec Benoît Duteurtre (France), Mariana Enriquez (Argentine) et Valter Hugo Mãe (Portugal) / Modératrice Margot Dijkgraaf (Pays-Bas / NRC Handelsblad)



Benoît Duteurtre (1 article)



CULTURE

Le châtiment du néant

A Yi, traduit par **Mélie Chen** — 25.05.2017 - 6 h 40, mis à jour le 25.05.2017 à 18 h 01

En partenariat avec les Assises Internationales du Roman, festival incontournable de littérature, Slate.fr publie chaque jour un texte d'écrivain. Ici, A Yi raconte la manière dont la liberté, quand on ne sait pas quoi en faire, peut glisser vers l'ennui et l'ennui vers la violence.



Pierre-Auguste Renoir - La Tasse de chocolat via Wikimedia, License CC

Durant l'été 2006, le *Xin Jingbao – Le Nouveau Journal de Pékin* a publié la nouvelle suivante: le 23 mai, Zhao Dawei, un élève de troisième année de lycée de la ville de Xi'an, a attiré une de ses camarades chez lui sous un faux prétexte, lui demandant de l'aider à se réconcilier avec sa tante. À l'arrivée de la jeune fille, à midi, Zhao l'a tuée, avant de placer le corps à l'envers dans un lave-linge. D'après des témoins, le sang avait rempli la moitié du tambour. Le 12 juin de la même année, Zhao Dawei a été arrêté alors qu'il était en fuite.

Si le journal avait choisi de publier ce fait divers parmi tant d'autres, c'était en raison du mystère qui planait autour du motif du meurtre. Il était inexplicable par les logiques habituelles: ni crapuleux, ni passionnel, ce n'était pas un crime de haine, ni même une pulsion. Pénalistes, journalistes, experts ou connaissances de l'assassin, bien des gens se sont lancés dans la recherche d'une explication à cette

énigme. Beaucoup d'entre eux ont solennellement annoncé l'avoir trouvée, sans pour autant être très convaincants. Par exemple, un expert en éducation a voulu y plaquer une interprétation qui semblait à la fois bizarre et artificielle: il considérait que cet assassinat était dû à une éducation parentale ratée, à la pression des examens d'entrée à l'université et à l'influence d'un environnement social délétère. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à *L'Étranger*, et aux interprétations bancales du système judiciaire concernant Meursault. On pourrait dire, même, que le système judiciaire a dépossédé le vrai Meursault de lui-même, pour reconstruire un Meursault glacial, inhumain, un criminel qui ne craint pas la justice divine. Zhao Dawei avait un point en commun avec Meursault: il semblait faire peu de cas de ces interprétations erronées et de cette dépossession, et encore moins de la mort.

Jusqu'à la fin, Zhao n'a jamais révélé la raison de son geste. Je pense qu'il ne savait pas comment l'expliquer lui-même. Il avait essayé de dépasser son identité de simple lycéen, et, face à ce public d'adultes, il a encore voulu jouer le rôle d'un homme adulte, froid et cruel, voire dépasser ce rôle. C'était un peu son obsession. Mais il s'exprimait n'importe comment. Son crime est peut-être né d'une idée puérile et bornée; ce garçon renfermé sur lui-même aurait tenté, dans son esprit présomptueux et ignorant, d'attirer l'attention sur lui, se croyant infallible et se berçant d'illusions; peut-être qu'il ne s'agissait que de cela. Nous avons déployé beaucoup d'énergie à essayer de résoudre cette énigme sans réponse. Entre 2006 et 2008, j'ai moi aussi été saisi de cette fièvre explicative, au point que même après que tout le monde avait cessé de chercher, j'ai continué de me torturer l'esprit tous les jours, sur le chemin du travail. Finalement, un fait –Zhao Dawei avait reconnu vouloir vivre l'expérience de la fuite– m'a fait aboutir à la logique suivante:

- Zhao Dawei est la proie d'un ennui extrême, d'une incapacité à atteindre la plénitude.
- Il décide de se lancer dans un jeu du chat et de la souris.
- Autrement dit: la police le poursuit, il fuit; la police continue sa traque tandis qu'il poursuit sa cavale.
- Pour éveiller l'attention de la police, il doit tuer quelqu'un.
- Pour avoir suffisamment d'argent dans sa fuite, il vole et revend un objet précieux appartenant à sa tante.
- Pour s'assurer que la police le poursuive avec suffisamment d'intensité, il tue une camarade belle, douée et ayant une histoire malheureuse.
- Seule une jeune fille belle, douée et avec une histoire triste est susceptible d'engendrer la fureur de l'ensemble de la société.

C'est autour de ces enchaînements logiques que j'ai écrit *Le Jeu du chat et de la souris*. À l'origine, le titre était «Le Chat et la Souris», et mes amis étrangers savaient déjà que j'écrivais quelque chose comme «cat and mouse» ou «Tom et Jerry». Puis j'ai suivi le conseil de mon éditeur, et ai changé le titre



pour «Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire». Cette phrase vient du roman de l'auteur britannique Anthony Burgess, *L'Orange mécanique*. Le jeune Alex s'y ennue, et ne cesse de demander à ses compagnons: «*Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire?*» C'est une phrase qui manifeste un ennui terrible, la sensation de ne pas savoir quoi faire de soi-même, de ne pas savoir comment s'employer. Ces deux titres me plaisent également.

Je souhaitais être pris en otage au plus vite par la faim et la fatigue

Ce que je voudrais raconter, c'est que de 1997 à 2006, pendant près de dix ans, j'ai moi-même été dévoré par un extrême ennui. C'était pendant mes meilleures années, entre mes vingt-et-un ans et mes trente ans: j'ai gâché cet âge d'or. L'ennui et le regret avaient rongé mon âme, jusqu'à la vider. Je me souviens d'un weekend, je marchais sans aucun but dans les rues de la ville de Zhengzhou où je ne connaissais personne. J'avais l'impression qu'aucun objectif ne voulait de moi, et j'ai continué de marcher, paniqué, jusqu'à la nuit; ce n'est qu'à cause de la faim que j'ai fini par m'arrêter dans un restaurant, faisant à peine une pause. Dans son *Histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie*, l'écrivain Samuel Johnson décrit le prince Rasselas qui se désole au milieu de son paradis: dans les intervalles où l'on ne mange, ni ne boit, ni ne dort, c'est là que l'ennui est le plus étouffant. On ne peut que désirer ressentir la faim et l'épuisement, afin de passer plus rapidement parmi ces instants desséchés et insipides.

J'éprouvais la même chose, je souhaitais être pris en otage au plus vite par la faim et la fatigue. Je me rappelle qu'alors, sur une place de cette ville de Zhengzhou, j'avais marché en direction d'une gigantesque statue, dans le seul but de vérifier si cette sculpture d'homme nu était dotée d'un sexe ou non. «Non!» Je peux entendre aujourd'hui encore le ton fort et résolu avec lequel j'avais répondu. C'est une histoire qu'une personne sans intérêt peut raconter avec le même entrain toute sa vie durant; elle constitue sa richesse. Je me rappelle avoir raconté la même blague pendant six ans, l'avoir dite à presque chacune des personnes de ma connaissance. J'espérais des rencontres amoureuses, des bagarres au coin de la rue, des incendies ou bien une guerre mondiale, mais rien n'est arrivé. C'est pourquoi, quand je suis tombé sur l'affaire Zhao Dawei, et sur les quelques indices épars de son isolement, de sa solitude et de son renfermement sur lui-même, j'ai eu l'impression de voir un semblable, une version de moi-même qui aurait violé les limites de la loi et de la morale. J'entretiens l'illusion que Zhao Dawei et moi sommes les mêmes, incapables de s'employer. Et parce qu'il ne savait pas quoi faire de lui-même, il a voulu jouer au chat et à la souris.

L'essai de Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, raconte que les dieux ont puni Sisyphe avec une peine répétitive et dénuée de sens: pousser un rocher au sommet d'une montagne. Il y est écrit qu'il ne semble pas y avoir de châtement plus terrible qu'un labeur inutile et sans espoir. Une punition similaire est décrite dans la nouvelle «Gesakuzanmai» de Ryūnosuke Akutagawa. Un condamné a reçu l'ordre de «déplacer

l'artillerie», or «*déplacer l'artillerie*» consiste à porter sans arrêt des boulets d'une dizaine de kilos d'une estrade vers une autre, située environ vingt-cinq mètres plus loin: «*Il n'est pas de peine plus douloureuse pour un condamné.*» Ce roman cite même une phrase de *Souvenirs de la maison des morts*, de Dostoïevski:

«*Si l'on oblige un prisonnier à exécuter un labeur répétitif et vain, encore et encore, comme par exemple verser l'eau d'un seau A vers un seau B, puis de nouveau, du seau B vers le seau A, le prisonnier se tuera.*»

Ce genre de punitions représente un état terrifiant. Une sorte d'esclavage. Mais à l'inverse, une liberté trop immense peut paraître insoutenable à certains. Le héros du film *Taxi driver*, de retour de la guerre du Vietnam, ressent le même vide, la même incapacité à s'employer que moi en ce temps. À la fin, il fait face à sa situation avec un pistolet, et après avoir échoué à tuer un candidat à l'élection présidentielle, il tire sur un proxénète et le tue. C'est ainsi qu'il devient un héros encensé par les médias. S'il avait réussi à tirer sur l'homme politique, il serait devenu un grave criminel aux yeux de la société. Et comme nous avons le point de vue de Dieu sur sa personne, nous savons qu'il n'a ni bien ni mal au fond de son âme, et qu'il ne cherche qu'à échapper au vide de toutes ses forces, à s'employer. En d'autres mots, à faire quelque chose.

Je ne savais pas comment traiter avec la liberté

La liberté est une chose précieuse, et malgré tout, pour celui que j'étais avant mes trente ans, c'était une chose dont je n'étais pas capable de profiter. Je la dépensais en mangeant, en dormant, avec des relations sexuelles superficielles, du sport solitaire et des jeux que je regrettais au moment même où j'y jouais. Je ne savais pas comment traiter avec la liberté. Encore à ce jour, je peux entendre le grincement de mon lit lorsque je tentais de me lever et n'y parvenais pas. Avec un regret infini, je me rallongeais sur des draps que je haïssais, comme on accepte le réconfort d'une prostituée à la voix cassée, très vieille et très laide. À cet instant, j'enviais même le sort d'esclave de Sisyphe, exactement comme dans la description: le visage déformé par l'effort, la joue collée contre le rocher, poussant d'une épaule, soutenant cette énorme masse terreuse, une jambe fléchie et butant sur la roche, les deux bras embrassant pleinement la pierre, ses mains pleines de terre déployant cette ténacité bien humaine. Je crois que beaucoup de personnes âgées, en Chine, regrettent la pauvreté des années 1960 et 1970, pas seulement parce que les richesses étaient réparties de façon un peu plus égale et que l'écart entre les riches et les pauvres n'était pas si grand. Il y avait aussi la vie en collectivité. En quittant le collectif, beaucoup se sont retrouvés encombrés par leur liberté.

Être libre, lorsqu'on ne peut pas créer, ce n'est précisément pas la liberté, mais un exil.



avec *Le Monde* et France Inter, en co-réalisation avec Les Subsistances.

Les AIR17 se tiennent du 29 mai au 4 juin, aux Subsistances à Lyon. ([Programme/réservations ici](#)).

A Yi participera notamment à une table ronde sur «[La Généalogie d'un crime](#)» le 31 mai: Entretien avec Simon Liberati (romancier), Kate Summerscale (romancière) et A Yi (journaliste et écrivain) animé par Françoise Monnet / Le Progrès D'André Gide à James Ellroy en passant par Truman Capote, le crime a toujours fasciné les écrivains. Avec lui, les auteurs peuvent se plonger dans les tréfonds de l'âme humaine, en explorer les arcanes. Et, nous lecteurs, nous sommes invités à suivre les méandres de ces psychés malades, à nous approcher avec effroi de l'inexplicable, à nous tenir au plus près de la source du mal.



A Yi (1 article)

littérature



CULTURE

Couleurs

Mariana Enriquez, traduit par Anne Plantagenet — 02.06.2017 - 17 h 40, mis à jour le 02.06.2017 à 17 h 40

En partenariat avec les Assises Internationales du Roman, festival incontournable de littérature, Slate.fr publie une série de textes d'écrivain en rapport avec leur travail. Ici, Mariana Enriquez évoque l'importance de la musique lors de la phase d'écriture.



Champ de blé aux corbeaux | par Vincent van Gogh via Wikimedia License by

En littérature, la pratique précède la théorie, je crois. Ainsi, quand je pénètre dans l'intimité de mes personnages ou dans la structure d'une situation, si apparaissent l'amour ou la colère, la tristesse ou la douleur, je ne sais pas exactement comme j'atteins ces émotions ni si je pourrai les transmettre. Je fais confiance à cette sorte de voix que seul entend l'écrivain, celle du mot qui brisera le calme de la page et provoquera spasme et sursaut chez le lecteur; ou celle des mots qui installeront une situation pénible pour le personnage sans parler de sa douleur mais en le laissant aussi nu et en souffrance que l'os d'une fracture à découvert.

À présent, alors que j'écris sur ma façon d'écrire, je me demande ce qui m'aide à parvenir jusqu'à ces mots. Et je pense aux couleurs associées. Je découvre que je souffre d'une forme particulière de synesthésie qui se produit seulement au moment de l'écriture. Mon écriture se développe presque toujours en musique. Je dis presque toujours parce que je ne laisse pas tourner en boucle une playlist ou

WEB

<http://www.slate.fr/source/146538/mariana-enriquez>

Page 2/3

un disque. Je réfléchis ou je pense à un artiste précis, ou à une chanson, toujours dans une langue différente de la mienne –l'espagnol–, car les mots dans une autre langue suggèrent davantage, pénètrent moins.

Dans cette synesthésie singulière, une chanson ou un artiste me rapproche de l'émotion dont j'ai besoin. Me faut-il de l'émotion pour que le personnage l'éprouve ou pour qu'elle se dégage de la situation? La musique me rapproche-t-elle des émotions ou m'aide-t-elle à trouver les mots? Je l'ignore. Au moment intime de l'écriture, tout ce que je sais, c'est que j'ai besoin de l'intervention musicale. L'intense tristesse c'est, en général, The Dirty Three: instrumental, le violon au premier plan, les silences. Mais la tristesse n'est pas toujours la même.

Un thème comme «Hope», vaguement encourageant, semble comme le bleu du ciel le matin. Un autre thème comme «Lullabye for Christie» possède le vert de la mousse d'un cimetière en hiver, beau et définitif. Quand je désire la légèreté de la liberté ou le sexe désarmant de l'amour, je fais appel à Bruce Springsteen, aux couleurs chaudes et urgentes; quand je veux la claustrophobie, l'obsession et le sexe destructeur, c'est Nick Cave, qui déferle en rouge et noir, parfois en monochrome. La nuit résonne comme David Bowie, argentée et bleue; la rue retentit comme The Stooges, grise, avec des rayures tigrées rouges, jaunes et vertes.





J'écris une fille brune et fière qui apparaît seulement en entier quand j'écoute Lana del Rey ou Mirel Wagner, ça dépend de son humeur. Une certaine adolescence ne jaillit qu'avec Led Zeppelin, mais il y a des ados aux cheveux orange, ou pourpres, des ados aux couleurs peu naturelles qui surgissent avec The Jesus and Mary Chain et Slayer, bien qu'ils aient besoin, s'ils doivent être heureux, du caléidoscope de Prince.

Je ne sais pas si cette méthode permet aux sentiments d'émerger dans ce que j'écris. J'arrive peut-être jusque-là après un cheminement qui se révèle pour moi plus complexe à percevoir et que je préfère ne pas explorer: connaître le mécanisme, le révéler, le comprendre complètement, n'est-ce pas le début de la fin? N'est-ce pas le moyen de perdre l'enthousiasme? Quand je devine une trame, quand je sais comment fonctionne un effet, quand j'apprends par cœur un itinéraire, mon intérêt décline ou l'action devient mécanique. Je ne veux pas que ça arrive.

Je suis superstitieuse. Quand j'avais 8 ou 9 ans, j'ai compris que la littérature pouvait provoquer des sensations physiques, comme le cinéma pouvait faire rire, ou la musique danser. Je me rappelle avoir jeté loin de moi, après avoir lu une phrase terrible, *Simetierre* de Stephen King. Je ne me souviens plus quelle phrase suscita cette répulsion physique, cette peur sacrée, la sensation que, si je continuais à lire, ce qui était écrit allait se produire, était prophétique. Je ne veux pas m'en souvenir car ça fait partie, je crois, du mystère de la littérature.

Le texte de Mariana Enriquez a été écrit pour les AIR17, festival conçu et produit par la Villa Gillet, en partenariat avec Le Monde et France Inter, en co-réalisation avec Les Subsistances.

Les AIR17 se tiennent du 29 mai au 4 juin, aux Subsistances à Lyon. ([Programme/réservations ici](#)).



Mariana Enriquez (1 article)
écrivain